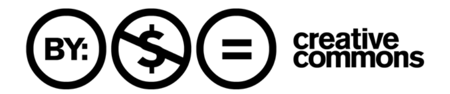


Cahiers d'études africaines

« Majaado Alla gaynaali », poème en langue peule du Foûta-Djalon

Madame Christiane Seydou



CHRISTIANE SEYDOU

« Majaaɗo Alla gaynaali » poème en langue peule du Foûta-Djalon

La langue peule, l'une des principales langues dites « de culture » de l'Afrique de l'Ouest, s'est révélée, de par sa richesse multiple et sa fine subtilité, un outil de prédilection pour une poésie aussi variée qu'attachante. Cette poésie peule qui, en France, nous fut dévoilée par H. Gaden et G. Vieillard, nous devient chaque jour un peu plus familière grâce à des études et des recueils tels que le livre de P. F. Lacroix sur la *Poésie peule de l'Adamawa*, qui vient de paraître, et le choix de poèmes du Foûta-Djalon que doit présenter Alfa I. Sow[1].

Tout étrangère que puisse sembler à certains une telle poésie, elle ne peut manquer d'éveiller en bien des occasions une admiration incontestablement justifiée ; c'est cette admiration que nous souhaiterions faire partager, en livrant au lecteur ce remarquable poème dont il serait regrettable et... impardonnable de laisser dans l'ombre l'éclatante valeur littéraire et artistique[2].

Œuvre d'une femme originaire de Telikoo, ce poème, d'inspiration religieuse et mystique, est un de ces *waajooji* traditionnels qui traitent généralement de sujets élevés, et, le plus souvent, métaphysiques[3]. Celui-ci n'est autre qu'un extraordinaire « sermon sur la mort » ver-

1. Mohammadou Aliou Tyam, *La vie d'El Hadj Omar. Qacida en Poular*, transcription, traduction, notes et glossaire par Henri Gaden, Paris, Institut d'ethnologie, 1935.
G. Vieillard, « Poèmes peuls du Foûta-Djalon », *Bulletin du Comité d'Études Historiques et Scientifiques de l'A.O.F.*, Dakar, XIV, 1931, pp. 137-156. « Le chant de l'eau et du palmier doum, poème bucolique du marais nigérien », *Bulletin de l'Institut Français d'Afrique Noire*, II, 1940, pp. 299-315.
P. F. Lacroix, *Poésie peule de l'Adamawa*, « Classiques Africains », Paris, 1965.
Alfa I. Sow, « Notes sur les procédés poétiques dans la littérature des Peuls du Foûta-Djalon », *C.E.A.*, vol. V (iii), nº 19, 1965, pp. 370-387.
La Femme, la Vache, la Foi, « Classiques Africains », Paris, 1966.

2. Le texte en ajami de ce poème m'a été remis par Alfa I. Sow à qui j'adresse ici mes remerciements pour son obligeante collaboration.

3. Parmi les chants d'inspiration religieuse ou *beytooji* (de l'arabe بَيْت qui désigne la strophe, le couplet ou simplement les vers de deux hémistiches), on

sifié avec une virtuosité que jamais n'entache aucune acrobatie verbale déplacée, et une puissance d'évocation et d'invocation à laquelle, comme envoûtée, l'imagination ne peut se dérober.

Toute la première partie du poème suit le mouvement d'un classique prêche du vendredi à la mosquée : le thème bien connu de la Science salvatrice opposée aux méfaits de l'Ignorance ou de la Négation de la Loi religieuse, et de la Connaissance stérile s'opposant à la Connaissance appliquée et bénéfique, se poursuit par le rappel d'exemples célèbres, pour se terminer enfin sur la Grâce obtenue par le Fidèle et les Châtiments promis à l'ennemi de Dieu. Et c'est alors que s'ouvrent toutes grandes les portes de la Géhenne sur l'épouvante et le désespoir. Et le sermon qui, jusqu'alors, n'était qu'un florilège — fort savamment enluminé — de formules somme toute assez familières aux fidèles, éclate soudain en une gerbe d'images et de sons où mouvement, couleurs et rythme se mêlent en un tourbillon étourdissant, en un foisonnement presque hallucinant.

La richesse de ce texte est telle, à tous points de vue, qu'il a semblé profitable d'en étudier très attentivement toutes les ressources et les dimensions, par une sorte d'exégèse scrupuleuse du fond lui-même tout autant que par l'analyse serrée des procédés poétiques qui en font une réussite artistique incontestable et une œuvre littéraire d'une grande portée.

TRANSCRIPTION*

Bismi illaḥi arraḥmaani arraḥiimi wa ṣalla 'Allahu 'alaa sayyidinaa muḥammadin wa 'alaa 'aalihi wa ṣaḥbihi wa sallama. al ḥamdu lillahi. wa aṣṣalaatu wa assallaamu 'alaa rasuuli Allahi wa 'alaa aalihi wa jamii'i ḥizbu Allahi. wa ba'du, fa yaquulu aḥwaju 'ibaadi Allahi ilaa raḥmatu Allahi bun Muḥammadu bun Aḥmadu almahdiyyu altelikiyyu alfuuta jaliyyu almaǵribiyyu almaalikiyyu aššа'riyya alqaadiriyyu[1].

distingue les *jaareeji* ou *jettooji* souvent consacrés aux « Regrets funèbres » adressés à un personnage précis, le *waynorde*, éloge funèbre plus lyrique, plus élégiaque, et enfin les *waajooji* (de l'arabe وعظ ou وعظة, sermon, exhortation) plus métaphysiques.

* Pour des raisons typographiques /y/ glottalisé sera noté [ý].

1. Ce poème est donné comme étant l'œuvre d'une femme de Telikoo, connue sous le nom de Rahmatullahi. D'ordinaire, l'auteur se présente dans un bref paragraphe d'introduction, comme c'est d'ailleurs ici le cas. Or, si l'on s'en tient à la traduction littérale de ce texte écrit en arabe classique on obtient la phrase suivante : « Le plus nécessiteux des serviteurs de Dieu, relativement à la miséricorde de Dieu, l'enfant de Muhammadu, fils de Ahmadu, etc., a dit : » Dans ce cas, l'expression *raḥmatu Allahi* n'est pas un nom propre, mais bien (compte tenu des erreurs de désinences qui peuvent être imputées au copiste) le complément circonstanciel introduit par *ilaa* et dépendant de *aḥwaju*, expres-

1 – *Gaynaali maaydo tuubaali*[1],
Nimsaali maaydo yeddaali[2],
Feewaali maaydo jangaali[3].

2 – *Laabaali maaydo an˜daali*[4],
Mo an˜daali diina feewaali[5],
Mo feewaali jaa o gaynaali.

3 – *Tuggaaki wi'a yeddaali,*
Yiinoo wi'a « mi širkaali »[6],
Waday wi'a « mi jumpaali »[7].

sion toute faite, signifiant « qui est le plus dans le besoin de ». En aucun cas le sujet de *yaquulu* n'est le nom propre féminin Rahmatullahi, car le verbe et tous les adjectifs seraient accordés en genre. Mais cette imprécision semble se dissiper si l'on considère le sens complet et développé de ce prénom féminin très courant et qui est, en fait : « celle qui implore la miséricorde de Dieu ». Nous aurions donc dans cette préface la traditionnelle présentation de l'auteur, mais sous la forme d'un jeu de mot, *aḥwaju ilaa*, etc., étant en quelque sorte une glose du nom de l'écrivain qui se nommerait ainsi en toute humilité. Dès lors s'explique le genre du verbe et des adjectifs, tous au masculin, puisque le sujet est l'élatif *aḥwaju* qui, bien que représentant une femme, est au masculin parce que premier terme d'une annexion.

1. Le texte donne *maydo*, alors que *maaydo* est la forme habituelle.

2. Allusion aux Négateurs « qui dans la discussion trouvent un jeu » (*Coran*, sourate nº 22 = LII, v. 11, p. 47, traduction R. Blachère), ces « Négateurs qui sont pleins d'orgueil » (nº 75 = XVI, v. 23), ces « Négateurs égarés » auxquels sont réservés « séjour dans [eau] bouillante et exposition dans Fournaise » (nº 24 = LXIX, v. 91 sq.). Car « Voici la récompense des ennemis d'Allah : le Feu où pour eux sera la Demeure de l'Éternité, récompense d'avoir nié Nos signes » (nº 72 = XLI, v. 28, p. 364).

3. Allusion à la Voie Droite qui est celle de la Révélation. Cf. *Coran*, sourate nº 109 = XXII, v. 53, p. 1044 : « [Allah en a décidé ainsi] afin que ceux qui ont reçu la Science sachent que [cette Révélation] est la Vérité [venue] de ton Seigneur et que, croyant à elle, leurs cœurs s'humilient. En vérité Allah dirige certes ceux qui croient vers une voie droite » ; et nº 63 = XLIII, v. 42, p. 263 : « ... Attache-toi à ce qui t'a été révélé : tu es dans une Voie Droite » et v. 43 : « En vérité, c'est certes une Édification pour toi et ton peuple et il vous en sera demandé compte. »

Feewude exprime bien cette idée de Direction sur la Voie Droite, par opposition au *majjere* qui est l'Égarement.

4. *an˜daali :* forme négative de *an˜dude :* connaître, savoir. Il s'agit ici bien entendu de la Connaissance de la Révélation par l'étude indispensable du Livre où se reconnaissent les Signes de cette Révélation et se manifeste la Vérité.

5. *diina* = دِين : coutume, croyance, religion en tant que manifestation extérieure du culte.

6. *mi širkaali :* verbe dérivé de la racine arabe /شرك/ connotant l'idée d'association ; le mot arabe شِرْك désigne l'idolâtrie, le polythéisme, l'idée première étant le fait d'attribuer à Dieu des Associés, donc de nier son unicité et par conséquent d'être polythéiste.

7. Allusion aux hypocrites qui « tendent à tromper Allah et ceux qui croient alors qu'ils ne trompent qu'eux-mêmes, sans le pressentir » (*Coran*, sourate nº 93 = II, v. 8, p. 731).

4 – *Lootaaki wi'a tuunaali*
Rewgol no majji feewaali
Rewgol juri di an˜daali[1].

5 – *Tumbo wulaa mo woowaali*
Majjay no wi'a majjaali,
Luttay no sikka woopaali[2].

6 – *Bonnay no wi'a bonnaali,*
Mo an˜daa si landi faayaali
Tuggordo gan˜do faayaali[3].

7 – *Jaa nodditiido hersaali,*
Jeynoo ko jeyde haanaali
Wiitoo ɓure de moftaali.

8 – *Majjaaɗo Alla gaynaali,*
Gooto yidaa mo an˜daali
An˜day kawwi jaa mo an˜daali[4].

1. Allusion à l'obligation de mettre en pratique les règles enseignées par la Loi religieuse ; ce thème est très largement développé dans les vers 12 et suivants.

rewgol : l'auteur joue sur les nuances de sens de ce mot ; le premier *rewgol* est le substantif verbal pris absolument et dans un sens religieux précis : il désigne le fait de suivre la Voie, donc, l'accomplissement du devoir religieux et l'obéissance à la Loi ; c'est aussi le sens du pluriel *dewe*, au vers 14. Le second *rewgol*, suivi du régime direct *juri*, est bien ici employé comme un infinitif substantivé, mais suivi d'un objet, et il a ici son sens propre de suivre (des pistes, dans ce cas précis).

juri : désigne les pistes, les sentiers tracés au travers de la brousse, de cette *wulaa* où il est si facile de se perdre.

2. Cette image de la haute brousse, empruntée à la réalité africaine, traduit le verset 17 de la sourate n° 93 = II, p. 731 : « Ceux-là sont ceux qui ont pris en troc l'Égarement contre la Direction ; leur trafic ne sera pas lucratif et ils ne sont point dans la bonne direction. »

majjay : le verbe *majjude* signifie au sens propre s'égarer, se perdre, et au sens figuré, être ignorant (dans un contexte religieux surtout) : ce qui exprime bien la notion biblique et coranique d'Ignorance : ignorer la Révélation et être perdu sont une seule et même destinée.

Au vers 8, le *majjaaɗo Alla* est celui qui ignore Dieu, s'en détourne et s'en tient à l'écart, en un mot l'Égaré, au sens religieux du terme.

3. *tuggordo* ou *tuugordo :* l'image évoque un appui qui aide et soutient ; *tuggorgal* ou *tuggordu* désigne par exemple la canne. Ici il s'agit de prendre pour appui et guide le détenteur du Savoir.

4. Thème principal du poème ; cf. sourate n° 102 = IV, v. 165 sq., p. 968 : « Ceux qui sont incrédules et s'écartent du Chemin d'Allah sont dans un égarement infini. / Ceux qui sont incrédules et injustes, Allah ne se trouve point leur pardonner ni les diriger dans une route [convenable], / Mais seulement [les mener] dans la route de la Géhenne où ils resteront, immortels en éternité. Cela, à Allah est facile. »

Cf. aussi n° 61 = XXXVIII, v. 26, p. 242 : « Or ceux qui s'égarent loin du Chemin d'Allah ont un tourment terrible comme prix de ce qu'ils ont oublié, au jour du Jugement. »

9 – *Sooyaali on mo majjaali,*
Jooman yidaa mo feewaali,
An˜dal ko kannge sooyaali[1].

10 – *Tawbal tugaa e hayfaali*[2],
Waliyaaɓe Alla majjaali[3],
Majjere maw˜de malnaali.

11 – *Haaraali jaa mo nyaamaali,*
Rewataa e jaa mo an˜daali,
Jaa wurdo heege ˜jandaali.

12 – *Teddaa kisa mo an˜daali,*
An˜dal ko naa˜ge niɓɓaali,
Jaa gan˜do mey si rewraali.

13 – *Ko wa mardo nyamri nyaamaali,*
Koltu maraa˜gu surraali,
Nyamri maraa˜di harnaali.

1. Jeu de mots sur le verbe *sooyaali :* premier mot du vers, il connote l'idée de déception, de ce qui fond entre les mains, de ce qui disparaît lorsqu'on croyait le tenir ; alors que, placé à la fin du dernier hémistiche, il retrouve son sens propre de fondre, de se liquéfier, de disparaître comme du sel qui se dissout dans de l'eau.

L'image de la Connaissance, or incorruptible qui ne peut fondre, est d'ailleurs aussi belle que classique, pour ne pas dire commune.

2. *Tawbal tugaa :* termes empruntés à la langue arabe.

ثَوْب : habit, vêtement. Mœurs, conduite.

tugaa est formé sur la racine /وقي/ connotant l'idée de craindre Dieu, d'honorer Dieu, d'être dévot. C'est un terme coranique, substituant au masdar ordinaire تَقْوَى le masdar de إِتَّقَى qui en est la forme éloquente.

Le Coran distingue deux sortes de crainte :

آلْخَوْف : la crainte, la peur, la frayeur qu'inspire la perspective de l'Enfer ou bien même la crainte qu'inspire Dieu aux Infidèles.

آلتُّقَى : la crainte inspirée par l'amour et la vénération que l'on éprouve à l'égard de Dieu et qui est à la base même de la foi. Ce terme ne s'emploie que pour Dieu et lorsqu'il s'agit d'un Croyant ou de quelqu'un que l'on invite à s'associer à cette Croyance.

La nuance entre les deux mots est à peu près celle qui se rencontre en latin entre *timeo* et *vereor.*

3. *waliyaaɓe :* pluriel peul formé sur le singulier du mot arabe وَلِيّ qui signifie : « aimé de ; maître, seigneur ; bienfaiteur, partisan, associé », et enfin, dans le contexte islamique proprement dit, « saint ». On trouve en particulier l'expression وَلِيُّ آللّٰه : ami de Dieu.

14 – *Jangii rewaali hittaali,*
Jaa hittataa ko jawlaali[1],
Dewe ɗen ko demi sooyaali.

15 – *Remi reeni nyiiri sannaali*[2],
Weelaaka jaa mo sannaali
Kono haarataa mo nyaamaali.

16 – *Bal'ama an˜du huuraali*[3],
An˜dal nafaali duncaali,
Dandaali yiite malnaali.

1. *jawlaali :* ce verbe fait difficulté et exige une explication détaillée si l'on veut en cerner avec certitude le sens exact.

Au Foûta-Djalon, le mot *jawle* désigne en général les richesses, la fortune ; mais ce n'est là qu'un sens très vague et approximatif, bien que ce soit celui-ci qui ait prévalu, dans le langage courant. Dans un contexte théologique et religieux, il désigne plus précisément la richesse licite, profitable à juste titre, parce que non détournée de sa finalité propre.

Des emplois de ce terme relevés au Niger peuvent nous éclairer sur les nuances de sens contenues dans ces expressions :

On dit par exemple : *jamde bakiilu wanaa jawle :* « l'aisance de l'avare n'est pas *jawle* », c'est-à-dire, « n'est pas une richesse profitable, qui porte ses fruits », ni, non plus, une richesse « licite ».

On dit encore : *jangude kur'aana e keefude wanaa jawle :* « étudier le Coran et vivre sans foi (comme un « cafre »), n'est pas profitable (c'est une richesse qui n'atteint pas son objet) ».

On n'emploie donc ce mot que dans cette acception très précise, car *jawlaali* n'est pas l'équivalent de *nafaali ;* il ne s'agit pas, en effet, d'une simple inutilité ; car on peut, par exemple, utiliser sa connaissance du Coran et en tirer un profit *(nafude)*, mais un profit qui n'est pas forcément celui qui est approprié à la finalité même de ce livre *(jawlude)*. Ainsi pourra-t-on dire *gawlo dursoowo mo rewraay, walaa jawle :* « un griot qui récite par cœur le Coran mais ne le met pas en pratique, ce n'est là qu'une vaine connaissance » ; en revanche : *jawdi lutta˜di ɓaawo ittol zakkat, ko woodi jawle,* c'est-à-dire que la richesse qui reste une fois que l'on a payé sa dîme est licite, profitable, parce que juste, conforme à sa destination.

Il est à noter que ce mot est senti, au Niger, comme d'origine étrangère et qu'il échappe de ce fait aux alternances de la consonne initiale, par exemple aux formes verbales du pluriel. Certains sont tentés de le rattacher à l'arabe.

2. Nous avons traduit le mot *nyiiri* par « pain » pour conserver l'idée de nourriture de base, élémentaire, qui correspond bien à la réalité que représente cet aliment en Afrique ; le *nyiiri* est une sorte de bouillie de mil très épaisse que l'on accompagne de lait ou de sauces variées et qui constitue le plat de base de l'alimentation.

3. *Bal'ama :* ce serait une forme du nom Bile'am, personnage mal identifié, mais auquel, d'après certains commentateurs, le Coran ferait allusion dans la sourate n° 89 = VII, v. 174-175, pp. 649-650 : « Communique-leur l'histoire de celui à qui Nous donnâmes Nos signes et qui s'en défit en sorte que, pris à sa suite par le Démon, il fut parmi les Errants. / Si Nous avions voulu, Nous aurions élevé [cet impie] grâce à [ces signes] mais il s'attacha à la terre et suivit son penchant pernicieux. Il fut à la ressemblance du chien. Si tu fonds sur celui-ci, il grogne, et si tu le laisses, il grogne [encore]... »

Cf. aussi *in Encyclopédie de l'Islam,* t. I, pp. 626-627, article de D. B. MACDONALD sur « Bal'am ».

17 – *Qaaruuna aldi nafkaali*[1],
Jawdeeli makko okkaali,
Ittaali heege duncaali.

18 – *Dandaali lette malnaali ;*
Fir'awna laami nundaali[2],
Laamuuli makko ruttaali.

19 – *Nyaawoore Alla dandaali,*
Duncaali lette 6okkaali,
Hay huu"de laamu gaynaali[3].

20 – *Jaa huu"de fow mo rewraali,*
Halkay mo sunna tultaali[4],
Aayeeje Jooma joopaali[5].

1. *Qaaruuna : in Encyclopédie de l'Islam,* t. II, p. 827, article « ķārūn » de D. B. MacDonald. Le personnage apparaît dans la sourate XXVIII, v. 76-82 (= sourate nº 81, traduction R. Blachère), dans la sourate XXIX, v. 38 (= nº 83) et XL, v. 25 (= nº 80). « Dans le deuxième et troisième passage, écrit D. B. MacDonald, il nous apparaît avec Hāmān, comme un ministre incroyant de Fir'awna, opprimant les israélites ; il se conduit d'une façon orgueilleuse à l'égard de Mūsā et dit de lui qu'il est un magicien et un imposteur. Dans XXVIII, il est le Korah de la Bible (Nombres 26) et il traite avec fierté le peuple de Mūsā, mais c'est à cause de ses immenses richesses qui lui ont été données, pense-t-il, en raison de sa science. Il fait grand étalage de ses richesses et il est englouti dans la terre avec son palais. Il est ainsi un exemple de ceux qui préfèrent les richesses passagères de ce monde aux biens stables que donne Allah dans le monde à venir et qui se conquièrent par les aumônes, l'humilité et la droiture. »

nafkaali (et v. 16, *nafaali*) : les deux verbes peuls *nafude* et *nafkude* qui signifient « être utile, servir à » proviennent d'une interférence de sens des deux verbes arabes dont ils sont issus ; en effet, le verbe arabe نَفَعَ se traduit « être utile », tandis que أَنْفَقَ signifie plus précisément « donner en aumône ce que l'on a de plus cher », puis « donner, en général, pour aider », d'où l'idée d'être utile. Mais dans ce dernier cas l'acception est plus rigoureusement religieuse. Cf. sourate nº 99 = III, v. 86, p. 880 : « Vous n'atteindrez pas à la bonté pieuse *(birr)* avant de faire dépense [en aumône] sur ce que vous aimez... »

Jawdeeli : pluriel en *–eeli* ou *–eele* souvent employé comme pluriel augmentatif ou d'abondance.

2. *Fir'awna :* « fut hautain parmi les impies », nº 55 = XLIV, v. 30, p. 171 ; « ne connaissait à son peuple d'autre dieu que lui-même » et « était empli de superbe sur la terre indûment ».

Cf. nº 81 = XXVIII, v. 38-39, p. 501 ; nº 86 = X, v. 83, p. 576 et nº 80 = XL, v. 48-53, p. 489, etc.

3. L'insistance porte sur l'impuissance de Pharaon devant Dieu que traduit l'opposition entre les répétitions des termes exprimant le pouvoir, la puissance : *laami, laamuuli, laamu,* et tous les verbes qui en marquent la vanité : *ruttaali, gaynaali,* etc.

4. *halkay :* verbe emprunté à la racine arabe /هلك/ : « faire périr, perdre, damner, réprouver (en parlant de Dieu) ».

sunna : سُنَّة : « Loi, Tradition, Méthode. Tradition canonique ».

5. *aayeeje :* mot issu de l'arabe : آيَة : « Signe, prodige ; verset ».

21 – *Kono bonɗo ɓer˜de an˜daali*
Hollaaɗo ɗen o feewaali
Maayay e ɗayre ýoytaali[1].

22 – *Waajaaɗo waaju duncaali*[2]
Hollaaka huli ˜daaraali[3]
˜De'e saare jay˜de faamaali[4].

23 – *Waajaaka nani rewraali*
Maayay aduna mettaali[5]
Dunyaa ko sayre ɗuuɗaali.

24 – *Luttaali toode juutaali*[6],
Soýýirɗo sayre haaraali,
Sayre e saare yaadaali.

1. Cf. sourate n° 75 = XVI, v. 110, p. 415 : « Ceux dont Allah a scellé le cœur, l'ouïe et la vue, ceux-là sont les Insouciants. / Nul doute qu'en la [Vie] Dernière, ils ne soient les Perdants. »

2. *waajaaɗo, waaju :* mots peuls formés à partir de l'arabe وَعْظَة qui signifie « exhortation, sermon » (écrit : *waaẓaaɗo* et *waaẓu*).

3. *hollaaka huli ˜daaraali : hollaaka* est le verbe *hollude* à la forme négative de l'accompli passif, *˜daaraali*, le verbe *˜daarude* à la forme négative de l'accompli actif, et le verbe *huli* est à l'accompli actif, mais cette fois, à la forme affirmative ; or, nous traduisons les trois verbes comme des verbes à la forme négative. C'est un fait assez usuel dans la poésie peule du Foûta-Djalon : lorsqu'un vers se compose d'une succession de verbes, l'auteur peut, par une sorte d'économie d'expression, mais surtout — la plupart du temps — pour les besoins de la métrique, n'employer la forme négative que pour le premier, le suivant étant en quelque sorte entraîné dans la sphère grammaticale du précédent et bénéficiant de sa forme négative ; ici le procédé est d'autant plus aisé que le verbe *huli* se trouve encadré par deux verbes négatifs (cf. aussi vers 23 et 44).

4. *saare :* le sens de ce terme varie suivant les régions et les dialectes ; dans le Peul oriental, il désigne la demeure, la concession, tandis qu'en Poular, en Peul voltaïque et même au Nigéria, il désigne un village, une agglomération, une localité. Ce mot serait d'origine sérère *(saaχ)*. Ici, par extension de sens, il représente le monde d'ici-bas et l'ensemble des hommes qui l'occupent.

Au vers 24 on observe un habile jeu de mot sur *saare* et *sayre :* ce monde n'est « qu'une poignée de riz ».

5. *aduna* et *dunyaa :* (cf. aussi au vers 25, *aduniya*) le mot arabe دُنْيَا est adapté sous diverses formes, selon les besoins de la métrique ; issu d'une racine /دنو/ il désigne le monde d'ici-bas, ce que R. Blachère traduit par la « Vie Immédiate ». Cette racine connote en effet l'idée de proximité.

6. Cf. sourate n° 85 = XLII, v. 34, p. 553 : « Quelque chose qui vous est accordée est [éphémère] jouissance de la Vie Immédiate. Ce qui est auprès d'Allah est [au contraire] meilleur et perdurable pour ceux qui ont cru, qui s'appuient sur leur Seigneur. »

Cf. aussi sourate n° 92 = XIII, v. 26, p. 712.

Les illusions de la vie ici-bas sont en maintes sourates stigmatisées : cf. n° 99 = III, v. 182 et 196, p. 904 : « ... la Vie Immédiate n'est que jouissance fallacieuse », « chétive jouissance, puis, pour refuge, la Géhenne !... ».

25 – *Batto˜diraali eɓɓaali*
Laaxara Alla tayraali[1] *;*
Mo aduniya ɗayni gaynaali[2].

26 – *Mo fii han˜de sunii gaynaali*[3],
Faggiido neema sooyaali[4],
Giɗo Alla Jooma hayfaali.

27 – *Ganyo makko jaka teddaali*
Fowtaaki maayɗo tuubaali,
Kala on mo waaju hiɓɓaali.

28 – *Alqur'aana eltaali,*
Waajuuji mayre gaynaali,
Giital jahiimi ronkaali[5].

1. *Laaxara :* se trouve aussi sous la forme *laxiira* ou *lahiira* et désigne le Monde de l'Au-delà, l'Autre Monde ; ce terme représente le mot arabe الآخِرَة qui signifie « l'Autre Vie, la Vie Future » (et que R. Blachère traduit par « la Vie Dernière »). Il y a, en effet, dans cette racine, l'idée de fin et l'idée d'altérité آخَر : « autre », et آخِر : « fin, dernier ».

Cf. sourate nº 80 = XL, v. 42, p. 488 : « O mon peuple ! Cette Vie Immédiate n'est qu'une [vaine jouissance] alors que la [Vie] Dernière est le séjour de la stabilité. »

Cf. sourate nº 83 = XXIX, v. 64, p. 535 : « Cette Vie Immédiate n'est que distraction et jeu, alors qu'en vérité, le Dernier Séjour est certes la Vraie Vie. »

2. Cf. sourate nº 91 = VI, v. 130, p. 694 : « ... la Vie Immédiate les a abusés. Ils témoigneront contre eux-mêmes qu'ils auront été infidèles. »

3. *mo fii han˜de sunni* correspond bien à « celui qui veut la Vie Immédiate » et dont le Coran dit encore : « A quiconque veut la [Vie] Immédiate. Nous nous hâtons de donner ce que Nous voulons, à qui Nous voulons. Ensuite, Nous lui destinons la Géhenne qu'il affrontera, honni, rejeté » (sourate nº 74 = XVII, v. 19, p. 380).

4. *neema :* mot emprunté à l'arabe et formé sur la racine /نعم/ signifiant globalement « vivre dans le bien-être ». Le mot peul lui-même provient d'une interférence de sens entre les deux termes arabes, le premier نِعْمَة désignant « le bienfait, la grâce, la faveur, le privilège », et le second : نَعْمَة traduisant « le bien-être, le plaisir, puis la fortune et l'avoir » ; il va sans dire que, dans un contexte religieux, c'est le premier sens qui prévaut.

5. *jahiimi :* représente le terme arabe جَحِيم qui désigne le feu intense de l'Enfer, puis par extension l'Enfer (dont le nom exact est جَهَنَّم transcrit en peul *jahannama*). C'est, plus précisément, la Géhenne, le septième des cercles de l'Enfer.

giital, comme au vers 29 *giiteeli*, sont des « augmentatifs ou intensifs » en quelque sorte du nom du feu : *yiite*.

29 – *Tuubee gelee mo tuubaali*
Giiteeli Jooma doccaali,
Dulbuki magge tayraali[1],

30 – *Sonkooji magge deýýaali,*
Hikaa˜go magge fankaali,
Curkiiji magge doccaali[2],

31 – *Jaa bolle yiite maayaali,*
Tookeeji majje lannaali,
Jahe yiite wayru ronkaali[3].

32 – *Jaa baali magge duppaali,*
Jaa takke magge aamaali,
Bono maa piyooji oofaali,

33 – *Jaa ɗin dawaaɗi nyawsaali*[4],
Zaabaaniyanko nawyaali[5],
Jolokooji magge hiɗɗaali[6].

1. *dulbuki :* « tison » ; ce mot est sans doute à rapprocher du mot arabe دَالِب : « tison non encore éteint ». La terminaison *-ki* est la marque de la classe réservée principalement aux noms d'arbres ou d'objets en bois.

L'idée générale contenue dans ce vers traduit bien des menaces dont le texte coranique est très abondamment émaillé, à l'adresse des Infidèles : par exemple, la sourate n° 72 = XLI, v. 28, p. 364 : « Voici la récompense des ennemis d'Allah : le Feu, où, pour eux, sera la Demeure de l'Éternité, récompense d'avoir nié Nos signes. »

2. Les rugissements de la Fournaise sont évoqués dans le Coran en ces termes (cf. sourate n° 65 = LXVII, v. 6-7-8, p. 273) : « A ceux qui ont été Infidèles envers leur Seigneur, appartient le Tourment de la Géhenne. Quel détestable Devenir ! / Quand ils y sont jetés, ils entendent un rugissement [de la Géhenne] cependant qu'elle bouillonne, / Sur le point d'éclater de fureur... »

Cf. aussi sourate n° 68 = XXV, v. 12-13-14, p. 305 : « Nous avons préparé à ceux qui taxent l'Heure de mensonge un brasier / Qui, lorsqu'il les verra de loin fera entendre un [grondement] de fureur et un mugissement, / Quand liés ensemble, ils seront jetés en un lieu étroit de ce brasier, ils clameront là : '[Viens] ô destruction ! ' »

3. Les serpents et les scorpions de l'Enfer n'apparaissent que dans les exégèses du Coran. Bestioles familières aux Africains qui les mettent en rapport avec l'eau (on sait en effet que les scorpions recherchent l'humidité et que, très sensibles à la dessiccation, ils ne supportent pas la proximité du feu que l'on emploie d'ailleurs couramment contre eux), elles figurent d'une façon inattendue au cœur du Brasier ; c'est qu'il y a là précisément une contradiction volontaire, un paradoxe fertile : c'est un moyen, en effet, d'exacerber la terreur inspirée par des serpents et des scorpions si extraordinairement féroces et vivaces qu'ils peuvent vivre au sein du feu le plus intense, celui de l'Enfer, et dont les puissances maléfiques sont donc invincibles.

4. La présence de hyènes, de lions et de chiens féroces dans l'Enfer est due à une interprétation imagée qui tient compte du contexte africain, mais qui est indépendante de toute interprétation canonique.

5. *zaabaaniyanko :* mot peul dérivé d'un emprunt à l'arabe زَابِن, issu de

34 – *Ɓole ˜janɗe magge hayfaali,*
Conkeeje magge kornaali,
Sottirɗe magge majjaali[1].

35 – *Sottooɓe magge aamaali*[2],
Bonɗo si maayi gaynaali,
Sinda si tultu maayaali.

36 – *Hammaali Saami weeraali*[3],
Kabi maaje yiite ɓeeɓaali,
Jaa ɓulli yiite yooraali[4],

37 – *Ɗin jooli yiite uddaali*
Pammeeji magge uddaali
Buuruuji yiite yooraali.

la racine /زبن/ : « ruer, donner des coups de pied, être méchant, porté à faire le mal ». Ce terme désigne toute personne brutale et méchante, indocile, réfractaire ; mais dans le contexte coranique, ce terme a le sens plus restreint de geôlier inflexible, de gardien persécuteur.

6. *Jolokooji :* l'image des chaînes est fréquente dans le Coran :

Cf. sourate n° 24 = LXIX, v. 30-31-32, p. 61 : « Prenez-le et chargez-le d'un carcan / Puis au Brasier, présentez-le / Puis à une chaîne de soixante-dix coudées, liez-le. »

Cf. aussi n° 34 = LXXIII, v. 12-13, p. 98 : « En vérité, Nous détenons des chaînes, une fournaise, / Un mets qui reste dans la gorge et un tourment douloureux... »

Et n° 34 *bis* = LXXVI, v. 4, p. 100 : « Nous avons préparé, pour les Infidèles, des chaînes, des carcans et un brasier. »

---

1. Toutes ces images évocatrices et réalistes sont ajoutées aux évocations de l'Enfer strictement orthodoxes.

2. Ces gardiens de la flamme sont les Archanges chargés d'introduire les Réprouvés dans l'Enfer et de « s'occuper » d'eux. Leurs traits caractéristiques sont leur infatigable ténacité et leur impitoyable justice.

Cf. sourate n° 111 = LXVI, v. 6, p. 1061 : « ... autour de [ce feu] seront des Anges gigantesques et puissants qui ne désobéissent point à Allah, dans ce qu'il ordonne, et qui font ce dont ils ont reçu ordre. »

3. *Saami :* Vaste plaine où, pense-t-on, seront rassemblés tous les hommes au jour du Jugement ; certains la situent en Syrie, ce qui expliquerait peut-être le nom de Saami qui serait issu de celui de la Syrie : شَام. Par ailleurs, on peut signaler, sans en tirer de conclusion abusive, que le mot سَام, peut désigner « la source », mais aussi, « la Mort, le trépas ». En tout état de cause, il est impossible d'identifier cette plaine mythique et de savoir exactement si son nom comporte une signification symbolique.

4. La punition des impies sera éternelle ; cf. sourate n° 74 = XVII, v. 99, p. 393 : « ... leur asile sera la Géhenne qui, chaque fois qu'elle s'éteindra, sera, pour eux, ranimée » et n° 93 = II, v. 37 ; n° 99 = III, v. 81-82 ; n° 102 = IV, v. 18 ; n° 108 = LVIII, v. 18 ; n° 115 = IX, v. 69.

38 – *Jaa laamɓe magge aamaali,*
Nawyaali gooto ronkaali
Kabii ɓerᵈde maɓɓe ɓuttaali[1].

39 – *Yurmeeᵈde Allah hewtaali,*
Awa pelle yiite yirbaali,
Azaabul jahiimi ɓuttaali[2].

40 – *Azaabus sahiiri doccaali*[3],
Azaabus samuumi ɓuttaali[4],
Azaabun aliimun ᵈdikkaali[5],

41 – *Azaabun muhiinun tultaali*[6],
Azaabun muqiimun tayraali[7],
Hal min mahiisin woodaali[8] !

1. Le caractère implacable de ces « Maîtres » du Feu est ici marqué, comme plus loin aux vers 42 et 43 ; cf. sourate n° 65 = LXVII, v. 8, p. 273 : « ... Chaque fois qu'une bande y est jetée [dans la Géhenne], ses gardiens leur demandent : ' Un Avertisseur n'est-il pas venu à vous ? ' »

Cf. aussi n° 82 = XXXIX, v. 71-72, p. 522 et n° 80 = XL, v. 52-53, p. 489 : « Et ceux qui seront dans le Feu, diront aux gardiens de la Géhenne : ' Priez votre Seigneur qu'il allège d'un jour notre tourment ! ' », « [Les gardiens] demanderont : ' Eh quoi ! vos Apôtres ne venaient-ils point à vous avec les Preuves ? ' — ' Si ' — ' Alors priez [-Le vous-mêmes !]. ' Et la prière des Infidèles ne sera que vanité. »

2. *azaabul :* transcription du mot arabe عَذَاب, qui signifie « supplice, tourment, punition, châtiment ». Th. W. Juynboll dans l'*Encyclopédie de l'Islam*, t. I, p. 135, article « 'adhaab », précise qu'il s'agit de « torture, souffrance, supplice infligés par Dieu ou par un homme au pouvoir et en tant que ce mot exprime non seulement l'accomplissement du pouvoir, mais aussi l'amour de la justice ». Il précise d'autre part que les tourments sont à peine indiqués dans le Coran mais décrits par quelques auteurs et notamment par Suyūṭī.

3. *sahiiri :* سَعِير : « feu ; flamme ».

4. *samuumi :* سَمُوم : « vent chaud, pestilentiel et mortifère » ; employé pour désigner la chaleur de l'Enfer dans le Coran, sourate n° 22 = LII, v. 27 et n° 23 = LVI, v. 41. R. Blachère traduit par l'expression « souffle torride ». Les gloses apportées par les Africains interprètent plutôt ce terme, en le rattachant à la racine /سمّ/ comme exprimant l'extrême amertume du venin, du poison, et traduisent de préférence par « amertume ».

5. *aliimun :* أَلِيم : « douloureux, qui blesse ». Ces tourments se résument, dans le Coran, à une allusion au Tourment de la calcination. Cf. sourate n° 43 = LXXXV, v. 10, p. 121.

6. *muhiinun :* issu de la racine arabe /هون/ connotant l'idée d'avilir, de rendre méprisable.

7. *muqiimun :* adjectif formé sur la racine /قوم/ : « éternel ».

La sourate n° 109 = XXII, v. 18 à 22 et 56, pp. 1034-1035 : « Pour beaucoup, le Tourment est inéluctable / Car quiconque méprise Allah n'aura nul bienfait [au Jugement Dernier]. Allah fait ce qu'il veut. / ... A ceux qui sont infidèles

42 – *Jaa takkitorde woodaali,*
Hal min maziidi ustaali[1],
Alam yaatikum e hewtaali[2]

43 – *Naziirun ariinu ɓokkaali*[3],
Ɓen gomɗinaano duncaali,
Ɓen yeddunooɓe juulaali,

44 – *Hooraali muddi zakkaali,*
Nafkaali jawle rokkaali,
Jangaali huuri rewraali[4],

seront taillés des vêtements de feu ; sur leurs têtes sera versée de l'eau bouillante, / Par laquelle seront consumées leurs entrailles et leur peau ; / [Là], des fouets de fer leur seront destinés ; / Chaque fois que, de chagrin, ils voudront sortir de ce Feu, ils y seront ramenés [et il leur sera crié] : ‘ Goûtez ce tourment de la Calcination ! ’ / Ceux qui auront été infidèles et auront traité nos *aya* de mensonges auront un tourment avilissant. »

8. *hal min mahiisin : hal min :* هَلْ مِنْ : locution introduisant une interrogation pressante.

mahiisin : nom de lieu formé sur la racine /حاص/, « s'écarter, fuir, se mettre à l'écart ». *mahiisin :* « lieu de refuge » : مَحِيص.

---

1. *maziidi :* nom formé sur la racine /زيد/ connotant l'idée d'accroissement, de surplus ; il s'agit des fournées que réclame, insatiable, la bouche de l'Enfer. Cf. n° 56 = L, v. 29, p. 176 : « Le jour où nous dirons à la Géhenne : ‘ Es-tu remplie ? ’ et qu'elle répondra : ‘ Est-il un surcroît ? ’... »

2. *alam yaatikum :* transcription de l'arabe : أَلَمْ يَاتِكُمْ, « ne vous est-il pas venu, arrivé... ».

3. *naziirun :* mot arabe نَذِير formé sur la racine /نذر/, « vouer, consacrer à Dieu » ; نَذِير : « voué à Dieu, apôtre, prophète ». Dans le Coran ce mot s'enrichit d'une autre nuance : c'est celui qui est envoyé pour avertir, pour éveiller les consciences.

Cf. sourate n° 102 = IV, v. 162-163 : « Et [nous avons envoyé] des Apôtres... Apôtres annonciateurs et avertisseurs [dépêchés] pour que les Hommes n'aient nul argument [à faire valoir] contre Allah, après [venue] des Apôtres. Allah est puissant et sage. »

Cf. aussi n° 65 = LXVII, v. 8, p. 273.

ariinu : عَرِين formé sur la racine /عرن/ signifie « qui est familier » ; il s'agit d'un avertisseur qui est des leurs, qui ne leur est pas étranger.

4. Énoncé de toutes les obligations religieuses imposées à tout musulman : Foi, Prière, Dîme, Aumône, Étude.

muddi issu de l'arabe مُدّ : « boisseau pour mesurer le grain (moud) », puis « unité de mesure du *zakkat* ».

zakkaali : verbe formé à partir du nom arabe زَكَّاة. désignant l'aumône légale ou dîme, à distinguer de صَدَقَة qui est l'aumône charitable.

Cf. sourate n° 94 = XCIII, v. 4-5, pp. 818-819 : « ... il leur a été donné

45 – *Faggaaki moÿÿi ɗaɓɓaali*[1],
Ɗaɓɓaa baraaji an˜daali[2],
Sinda si wuuru maayaali !

46 – *Pellet si maayu tuubaali,*
Naatay e jaa ko yaltaali
To ˜der ˜gen sumoowo doccaali.

47 – *Nyortay˜ge ɓandu ɓuttaali*
Faraali waday e hiikaali
Fesugol e bojji luukaali[3].

48 – *Ma'aaban yahii ko artaali*[4],
Huqubuuji lette tayraali[5],
Fowtaaki yiite doccaali.

49 – *Nyaamaa yaraali foofaali*[6],
Faabaaki gondi yurmaali,
Daasee piyee e tayraali[7].

d'adorer seulement Allah, lui vouant le Culte en *hânif*, [d']accomplir la Prière, de donner l'Aumône *(zakât)*, c'est là la religion de la [Communauté] Immuable ».
Cf. aussi n° 93 = II.

1. Cf. sourate n° 43 = LXXXV, v. 24-25, p. 119 : « Quand ce jour-là, sera amenée la Géhenne, ce jour-là, l'Homme se souviendra, mais de quoi servira qu'il se souvienne ? / Il s'écriera : ' Que n'ai-je amassé d'avance pour ma vie [future] ! ' »

2. *baraaji :* mot formé sur la racine /برك/ altérée par l'adaptation à la langue peule et désignant les faveurs accordées par Dieu en récompense des actions accomplies selon Sa Loi.

3. Cf. sourate n° 102 = IV, v. 59, p. 941 : « Ceux qui auront été incrédules en Nos *aya*, Nous leur ferons affronter le Feu [et], chaque fois que leur peau sera desséchée, Nous la leur changerons par une autre afin qu'ils goûtent le Tourment [en éternité]. Allah est puissant et sage. »
Cf. aussi sourate n° 77 = XI, v. 108, p. 449 : « Ceux qui seront misérables seront dans le Feu où ils feront entendre gémissements et sanglots / Et ils resteront là, immortels, tant que dureront les cieux et la terre, à moins qu'Allah ne [le] veuille [autrement]. »
Cf. aussi sourate n° 109 = XXII, v. 18-22.

4. *ma'aaban :* mot formé à partir de la racine arabe /أبي/ signifiant « dédaigner par fierté, refuser par orgueil ». *Ma'aaban* est donc celui qui refuse, qui désobéit par orgueil, comme le fit Iblis, lorsque Dieu ordonna aux Anges de se prosterner devant Adam. Cf. sourate n° 57 = XX, v. 115, p. 193, et sourate n° 59 = XV, v. 28, p. 218.

5. *huqubuuji :* la transcription de ce mot selon la graphie latine peut créer une confusion : en effet, si le mot représente l'arabe عَقَاب ج عُقُوبَة, il désigne « la rétribution d'une mauvaise action, le châtiment », mais s'il transcrit le mot حُقْب ج حُقُب, il traduit la notion d'un laps de temps très long. Ici le texte en ajami permet d'éviter l'équivoque puisque le mot est bien écrit : حُقُبُو ج.

6. Cf. sourate n° 26 = LXXVIII, v. 21 à 26, p. 69 : « En vérité la Géhenne

50 – *Luubeede ɓole accaali,*
Firtaaki nokku hoyraali,
Daasee piyee e tayraali.

51 – *Suma taaya royta maayaali*[1],
Maaygol alaa bonii haali,
Wurgol to yiite wooɗaali[2].

52 – *Jaa ɗaynitiiɗo gaynaali,*
Mo aduniya ɗayni fewjaali[3],
Jaa feere bon˜de wooɗaali.

53 – *Ee geddo wii a gaynaali,*
Maayde aray ˜de tultaali[4],
Kure maayde an˜du woopaali[5].

[alors] sera guettant, / Retraite pour les Rebelles, / Qui y resteront des éternités / Sans goûter fraîcheur ni breuvage, / Sauf [eau] bouillante et boisson fétide / Récompense convenable [à leur vie terrestre]. »

7. Cf. sourate n° 88 = XXXV, v. 33 à 35, p. 603 : « Ceux qui auront été impies auront contre eux le feu de la Géhenne. Contre eux [l'anéantissement] ne sera point décrété en sorte qu'ils pourront périr, et nul allégement ne sera apporté à [leur] tourment, dans la Géhenne. Ainsi Nous ' récompenserons ' tout ingrat. / Là, [les Réprouvés] crieront : ' Seigneur, fais-nous sortir ! Nous accomplirons œuvre pie, à l'inverse de ce que nous faisions ! ' — ' Eh quoi ! ne vous avons-Nous point donné une longue vie [pour que] réfléchisse celui qui réfléchit ? l'Avertisseur est venu à vous ! / [Puisque vous êtes restés sourds] goûtez [ce tourment]. Aux Injustes, nul auxiliaire ! ' »

---

1. Cf. sourate n° 28 = LV, v. 35, p. 77 : « Il sera lancé contre vous des jets de feu et de l'airain [fondu] et vous ne serez pas secourus. »

2. Nombreuses allusions à cette situation dans le Coran :

Cf. sourate n° 17 = LXXX, v. 12-13, p. 33 : « [L'Impie] affrontera un feu immense / Dans lequel, ensuite, il ne mourra ni ne vivra » et n° 57 = XX, v. 76, p. 187.

Cf. sourate n° 78 = XIV, v. 20, p. 455 : « La mort, de toutes parts, l'assaillira [mais] il ne connaîtra point la mort et il sera promis à un immense tourment. »

Et sourate n° 24 = LXIX, v. 27, p. 61 : « Plût au ciel que cette mort fût définitive ! » Mais en vain, car : « [Ce tourment] sera sans répit pour eux et ils y seront dans le désespoir. / Ils crieront : ' O Malik ! que ton Seigneur nous achève ! ' et [Malik] dira : ' Demeurez ! ' » (sourate n° 63 = XLIII, v. 75-77, p. 266).

3. Cf. n° 90 = XLVI, v. 19, p. 660 : « Et au jour où, au Feu, seront exposés ceux qui auront été infidèles [on leur criera] : ' Vous avez dissipé vos [biens] excellents, durant votre Vie Immédiate et en avez joui [alors]. Aujourd'hui, vous êtes ' récompensés ' par le Tourment de l'Humiliation, en prix d'avoir été enflés d'orgueil sur terre, grâce à la Non-Vérité, et en prix d'avoir été pervers '. »

4. *maayde*, écrit *mayde*, dans ce vers et les suivants.

5. Cf. sourate n° 96 = LXII, v. 8, p. 815 : « La mort que vous fuyez va vous rejoindre. Ensuite vous serez ramenés à Celui qui connaît l'Inconnaissable et le Témoignage, et Il vous avisera de ce que vous faisiez. »

54 – *Ɗen woopataa de tundaali,*
Hay gooto jaa de wooraali,
Ɗen accataa de accaali.

55 – *Hay gooto jaa de ronkaali,*
Kaafaaje maayde mettaali[1]*,*
˜Bel˜diiji maayde kornaali.

56 – *Hay gooto maayde ronkaali,*
Ɗen ronkataa mo gerdaali,
Nawnaare maayde ɓuttaali.

57 – *Ɗeɗɗere maayde lewnyaali*[2]*,*
Yaagol to ˜gayka ngakkaali,
Niwreeji qabru nurɗaali[3]*.*

58 – *Hentaaki wayru jalbaali,*
Landal to qabru tultaali,
Landitotooɓe majjaali[4]*.*

1. *kaafaaje :* les sabres. Ce mot serait-il à rapprocher de la racine arabe que l'on retrouve dans le verbe كَافَ qui veut dire « couper » ?

2. Cf. sourate n° 23 = LXI, v. 82, p. 57 : « Quand [l'âme] remonte à la gorge [du moribond] » c'est ce que le Peul traduit toujours par « l'étranglement de la mort. »

3. *qabru :* transcription sans modification du mot arabe قَبْر ; on trouve une adaptation du mot à la langue peule dans le terme *habriire.*

4. Cf. sourate n° 91 = VI, v. 61, pp. 676-677 : « Il est l'Invincible qui domine ses Serviteurs. Il envoie, à votre encontre [des Anges] qui retiennent [vos actes]. Quand enfin la mort vient à l'un de vous, Nos émissaires le rappellent [au Seigneur] et ils ne montrent point de négligence. Ensuite [ces mortels] sont rendus à Allah, leur Maître, la Vérité. Le jugement ne Lui appartient-il point ? Il est le plus prompt à [faire] rendre compte. »

De la mort physique et du séjour dans le tombeau, il n'est dit dans le Coran que très peu de choses : cf. sourate n° 66 = XXIII, v. 114 à 116, p. 287 : « [Allah] demandera : ' Quel nombre d'années êtes-vous demeurés en la terre ? ' / Ils répondront : ' Nous [y] sommes demeurés un jour ou la fraction d'un jour. Interroge ceux qui savent compter ! ' / [Allah] répondra : ' Vous n'êtes demeurés que peu de temps. Ah ! si vous saviez ! '... », etc.

En revanche, les Traditions et les gloses fournissent tout un luxe de détails, sur ce séjour dans la tombe. Outre l'évocation angoissante de l'instant de la mort, on multiplie les craintes en affirmant que dès le premier jour de la mise au tombeau (le huitième, ou le quarantième, selon d'autres traditions) les deux anges qui encadrent tout homme, tenant le compte de ses actes, procèdent à un premier interrogatoire, préliminaire à celui du Jugement Dernier. Ils rappellent au mort chacun de ses actes, et ce dernier ne peut nier, ni essayer de se justifier ; car s'il n'est pas véridique en ses paroles, sa langue refuse de parler, ou bien alors ses membres, ses yeux (qui ont participé à la faute) démentent ses paroles et révèlent la véracité des accusations. C'est ce qu'exprime ce vers 58.

Le Coran fait en maints passages allusion aux deux Anges assis à droite et

59 – *Gildiiji mayru haaraali,*
Ɗin yondinaaki meeɗaali,
Sawtee˜de mayru fandaali.

60 – *˜Bel˜diiji maayde tayraali,*
Heegeeji maayde fandaali,
Haa ummital ɗi accaali.

61 – *Hay gooto jaa a yewtaali,*
Yaagol to Saami gaalaali,
Firtaaki wayru fuuyaali.

62 – *Naa˜geeli Saami ɓuttaali,*
Kulaleeji Saami fandaali,
Jaa mandikaaji feccaali[1].

63 – *Kuuɗe dewal si ɗuuɗaali,*
Jaa kuuɗe bonɗe hayfaali,
Si taw kuuɗe bonɗe fandaali.

64 – *An˜daa haray a gaynaali*
Sinda si bonɗi ɗuuɗaali
Hara kuuɗe bonɗe ˜jandaali[2].

à gauche et qui recueillent les paroles de l'homme : cf. sourate nº 56 = L, v. 15-17, p. 175 et nº 92 = XIII, v. 12, p. 708 : « [L'Homme] a [des Anges] attachés à ses pas, par-devant lui et par-derrière lui, qui l'observent, sur l'ordre d'Allah. »

1. Ce dernier hémistiche insiste sur le fait que la séparation des Bienheureux et des Réprouvés ne dépend pas du pouvoir intrinsèque des seules balances qui ne sont, en fait, qu'instruments passifs du Jugement : ce qui les départagera, ce sera le poids des actions qui y seront appréciées et soupesées.

2. Au jour du Rassemblement dans la plaine de Saami, c'est-à-dire au Jour du Jugement, « la pesée aura lieu ». « Ceux dont lourdes seront les œuvres, ceux-là seront les Bienheureux, / Tandis que ceux dont légères seront les œuvres, ceux-là se seront perdus eux-mêmes parce qu'ils étaient injustes envers Nos signes » (sourate nº 89 = VII, v. 7-8, p. 608).

Cf. aussi sourate nº 66 = XXIII, v. 104 à 106, pp. 286-287 : « Ceux dont lourdes seront les bonnes actions (textuellement : les pesées), ceux-là seront les Bienheureux. / Ceux dont légères seront les bonnes actions, ceux-là seront les Perdants [et] seront immortels dans la Géhenne, / Le visage brûlé par le feu et les lèvres béantes. »

Cf. encore, sourate nº 69 = XXVII, v. 91-92, p. 326 : « En ce jour, ceux qui viendront avec une bonne œuvre auront mieux que celle-ci et seront à l'abri de l'effroi. / Tandis que ceux qui viendront avec une mauvaise œuvre seront précipités face dans le Feu [et il leur sera dit] : ' Êtes-vous récompensés pour autre chose que ce que vous faisiez ? ' »

Traduction

Au nom de Dieu, le Clément, le Miséricordieux. La bénédiction de Dieu soit sur notre Seigneur Mohammed et sur sa famille et sur ses compagnons, et aussi Sa paix. Gloire à Dieu. Que Sa bénédiction et Sa paix soient sur l'Envoyé de Dieu et sur sa famille et sur l'ensemble des Fidèles de Dieu. Et alors, enfin, a dit cela, celui qui a, de tous les serviteurs de Dieu, le plus besoin de la miséricorde de Dieu, l'enfant de Mouhammadou, fils de Ahmadou, Mahdii de Telikô, du Foûta-Djalon, à l'Occident, de Voie malékite, disciple de la Loi, et de rite Qadri.

Qui ignore Dieu est perdu

1 — Perdu, le mort sans repentir,
Mais sans remords, le mort qui ne fut pas rebelle.
Hors de la Juste Voie, le mort qui n'a pas étudié.

2 — Impur, le mort qui n'a pas la connaissance.
Qui ne connaît pas la religion, ne suit pas la Juste Voie,
Et qui ne suit pas la Juste Voie, hélas, est perdu.

3 — Il ne s'y est pas tenu, et prétend qu'il n'est pas rebelle.
Avec ostentation, il prétend : « Je n'ai pas été polythéiste. »
Il commettra des péchés, en prétendant : « Je n'en ai pas commis. »

4 — Il ne se lave pas, prétendant n'être pas sale.
Pratiquer, dans l'ignorance, n'est pas suivre la Juste Voie ;
C'est suivre des sentiers, sans les connaître.

5 — Au cœur de la haute brousse, qui n'y est pas accoutumé
Se perdra, tout en prétendant qu'il n'en est rien ;
Il n'en reviendra pas, tout en s'imaginant qu'il n'a pas fait fausse route.

6 — Il fera le mal, en prétendant ne l'avoir pas fait.
Qui est dans l'ignorance, s'il se renseigne, ne se fourvoie pas.
Se fiant à celui qui sait, il ne se fourvoie pas.

7 — Hélas, le prétentieux est sans vergogne,
Qui s'approprie ce qui ne lui revient pas
Et s'attribue des mérites qu'il n'a pas amassés.

8 – Qui ignore Dieu est perdu.
Personne ne peut aimer qui lui est inconnu.
Il connaîtra les défaites, celui qui n'a pas la connaissance !

9 – Sans déception est celui qui n'est pas dans l'ignorance.
Le Seigneur n'aime pas celui qui ne suit pas la Juste Voie.
La connaissance est un or qui ne fond pas.

10 – Sous le manteau de la piété on n'est pas transi.
Les Saints de Dieu ne sont pas ignorants.
Profonde ignorance ne saurait être source de félicité.

11 – N'est pas rassasié, hélas, qui n'a pas mangé !
N'est pas dans le devoir, hélas, qui n'a pas la connaissance !
Hélas ! Qui vit dans la disette ne saurait grandir !

12 – Indigne de respect est celui qui n'a pas la connaissance.
La connaissance est un soleil que rien n'obscurcit.
Mais, malheur ! si le savoir n'est pas appliqué !

13 – C'est comme si, possédant des aliments, on ne les mangeait pas.
Les habits que l'on garde ne protègent guère,
Et la nourriture qu'on garde ne rassasie point.

14 – Qui, instruit des devoirs, ne les pratique pas, est sans valeur.
Hélas ! Sans valeur est ce qui ne porte pas ses fruits.
Les œuvres religieuses, elles, sont cultures qui ne déçoivent point.

15 – Pour qui cultive avec soin, le pain n'est pas avare ;
On ne meurt pas de faim, n'est-ce pas, quand le pain n'est pas avare ?
Mais qui ne mange pas ne saurait être rassasié.

16 – Bal'ama eut la connaissance, mais ne la mit pas en pratique ;
Son savoir ne fut ni utile ni efficace ;
Il ne le sauva pas du Feu, ni ne lui apporta la félicité.

17 – Qârûna fut riche, mais ce fut en vain :
De ses trésors, il ne donna rien ;
Ils ne chassèrent pas la famine et restèrent sans effet.

18 – Ils ne lui évitèrent pas les châtiments, ni ne lui donnèrent la félicité.
Pharaon posséda la puissance, mais il ne fut pas un Juste.
Et ses pouvoirs n'eurent pas de lendemain.

19 – Le jugement de Dieu ne l'épargna pas ;
Il n'y put mais ; les châtiments, rien ne put les chasser ;
Son pouvoir n'y put rien.

20 – Hélas ! Celui qui, en toutes choses, n'observe pas la Loi,
La Loi, immanquablement, l'anéantira,
Les Signes du Seigneur sont inaltérables.

21 – Mais le cœur corrompu qui les ignore
Et qui, bien qu'averti, n'a pas suivi la Juste Voie,
Mourra dans une insouciante inconscience, sans avoir recouvré la sagesse.

22 – Celui auquel on a, sans succès, prêché la bonne parole,
N'est pas averti, n'éprouve pas de crainte, ne voit pas,
Ne comprend pas combien peu de chose est ce monde.

23 – Celui qui n'a pas reçu la bonne parole, ne l'a pas entendue ni suivie ;
Il mourra sans que le monde d'ici-bas s'en affecte ;
Ce bas-monde n'est qu'une poignée (de riz) sans importance ;

24 – Il n'a pas de permanence, pas même de durée ;
Qui dîne d'une poignée n'est pas rassasié ;
Une poignée ne saurait suffire à tout un village.

25 – Il ne se compare pas, il ne se mesure pas
Au monde de l'Au-delà, monde de Dieu, qui est infini.
Celui qu'a séduit le monde d'ici-bas est perdu.

26 – Celui que dévore l'attachement au temps présent est perdu ;
Alors que celui qui s'est fait un trésor de bonnes actions, n'est pas déçu.
Qui aime le Seigneur Dieu ignore la peine.

27 – Tandis que son ennemi est traité sans égards.
Pas de repos pour un mort sans repentir,
Pour quiconque ne s'est pas attaché à la bonne parole.

28 – Le Coran ne lui a pas dicté sa conduite,
Ses exhortations ne lui ont pas suffi ;
Le Feu de la Géhenne, il n'y échappera pas.

29 – Repentez-vous. Sachez que pour celui qui ne s'est pas repenti,
Les fournaises du Seigneur ne faibliront pas ;
Car leurs tisons sont inextinguibles,

30 – Leurs clameurs ne se taisent jamais,
Leurs halètements ne se calment jamais,
Leurs fumées ne se dissipent jamais.

31 – Hélas ! Les serpents de l'Enfer sont impérissables,
Leurs venins, intarissables,
Les scorpions du Feu, inlassables.

32 – Hélas ! Ces corps ne s'essoufflent pas,
Hélas ! Ces griffes n'hésitent pas,
Les hyènes et les lions sont infatigables !

33 – Hélas ! Ces chiens, la maladie n'en veut pas !
Ces tortionnaires ne vieillissent jamais,
Ces chaînes ne s'usent pas,

34 – Ces assommoirs de fer ne s'altèrent pas,
Ces broches ne se rouillent pas,
Ces clés ne s'égarent pas.

35 – Les gardiens qui libèrent les flammes n'hésitent pas.
Le méchant, à sa mort, est perdu.
Mieux eût valu, pour lui, ne pas mourir !

36 – Ce n'est pas en hôte qu'il prend le chemin de (la Plaine de) Sâmi ;
Car les fleuves de feu ne se perdent pas dans le sol ;
Hélas ! Les sources du feu ne se tarissent pas !

37 – Les vallées de l'Enfer ne peuvent être comblées,
Ses cavernes ne peuvent être bouchées,
Ni ses savanes être desséchées.

38 – Hélas ! Ses gardiens ne chôment pas !
Pas un qui vieillisse ou faiblisse ;
Car leur cœur est fermé à toute mansuétude.

39 – Le temps de la compassion divine n'est pas venu ;
Aussi les montagnes de feu ne s'abaissent-elles pas,
Et les tourments de la Géhenne sont-ils sans apaisement.

40 – Les tourments de la flamme gloutonne sont sans rémission,
Les tourments du souffle torride, sans apaisement,
Les tourments torturants, sans guérison.

41 – Les tourments avilissants, sans exception,
Les tourments éternels, sans interruption.
Y a-t-il donc un lieu de refuge ? Aucun.

42 – Hélas ! Pas d'échappatoire !
Aucun supplément (réclamé par l'Enfer) n'est allégé.
Ne vous est-il pas arrivé, ne vous est-il pas parvenu

43 – Un Messager bien connu, venu pour avertir, non pour chasser (les tourments) ?
Ceux qui n'avaient pas été sincères dans leur foi sont perdus.
Et ceux qui l'ont reniée, qui n'ont pas prié,

44 – Ni jeûné, ni payé leur part de la dîme,
Qui n'ont pas dépensé leurs richesses en aumônes,
N'ont pas étudié, ni agi en conséquence, en suivant la Loi,

45 – N'ont pas amassé un trésor de bonnes œuvres, ni ne les ont recherchées
N'ont pas recherché ni reconnu les faveurs divines,
Mieux vaudrait pour eux qu'ils vivent et ne meurent pas !

46 – Car, à coup sûr, s'ils meurent sans s'être repentis,
Ils entreront, hélas, d'où l'on ne ressort plus (jamais),
Là-bas, dans cet embrasement inextinguible

47 – Qui arrachera la peau du corps, sans jamais rafraîchir ;
Ce ne seront qu'étranglements et halètements,
Pleurs, lamentations et hurlements.

48 – Le superbe partira sans retour,
La durée des châtiments est éternelle
Et sans rémission, le Feu ne faiblit pas.

49 – Sans manger, sans boire, sans souffler !
Inutile de verser des larmes : elles n'inspirent aucune pitié.
Il est traîné, battu, sans répit,

50 – Assommé de coups, assommé sans arrêt ;
Impossible de se détacher de quelque côté, d'alléger ses tourments :
Il est traîné, battu, sans répit,

51 – Brûlé, fondu, consumé, mais il ne meurt pas.
De mort, point. Mais le désespoir absolu.
Vivre là-bas, dans l'Enfer, n'est pas une vie.

52 – Hélas ! Celui qui s'est leurré est perdu ;
Celui qu'a séduit le monde d'ici-bas, n'a pas été heureux dans son choix.
Hélas ! Mal agir n'est pas bien !

53 – O rebelle ! Tu peux dire que tu es perdu !
La mort viendra, elle viendra irrévocablement.
Les balles de la mort, sache-le, ne manquent pas leur but.

54 – Ce sont des balles qui ne ratent pas, qui ne se détournent pas de leur route.
Il n'est personne, hélas, qu'elles évitent,
Personne qu'elles épargnent, elles qui n'épargnent point.

55 – Personne, hélas, qu'elles manquent !
Les sabres de la mort ne s'émoussent pas.
Les lames affilées de la mort ne rouillent pas.

56 – Personne que la mort manque !
Elle ne manque personne ; inutile de se débattre !
La mort est un mal incurable.

57 – L'étranglement de la mort n'est pas doux.
Descendre dans le trou est chose irrévocable ;
Aucune lueur n'éclaire les ténèbres du tombeau,

58 – Car la lumière ne les vient pas dissiper.
L'interrogatoire, là-bas, au tombeau, est inévitable.
Et ceux qui y interrogent n'ignorent rien.

59 – La vermine de la tombe est insatiable,
Elle ne renonce pas à ses désirs.
La solitude du tombeau est immense.

60 – Les lames affilées de la mort sont inaltérables ;
Dans la mort, les privations sont immenses ;
Jusqu'à la Résurrection, elles ne laissent pas de répit.

61 – Personne, hélas, avec qui converser !
Aller là-bas, dans (la plaine de) Sâmi, est inévitable ;
On ne s'en délivre pas, car ces liens ne sont pas lâches.

62 – Les soleils de (la plaine de) Sâmi ne sont guère frais !
Les terreurs de (la plaine de) Sâmi sont immenses !
Hélas ! Ce ne sont pas les balances qui départagent !

63 – Si les œuvres de foi ne sont pas nombreuses,
Hélas, le poids des mauvaises actions n'est pas allégé,
— A moins qu'elles ne soient que fautes vénielles —,

64 – Sache que ta perte est assurée ;
Mieux vaut que les fautes ne soient pas nombreuses,
Et que les mauvaises actions ne soient pas graves.

Commentaires

Contrastant avec les habituels préliminaires qui, généralement, introduisent tout poème — calme et sereine litanie égrenant, d'une façon très conventionnelle et académique, les divers attributs de Dieu et de Son Prophète —, cette pièce de vers débute avec une brusquerie volontaire, une sévérité brutale dans l'affirmation, une dureté menaçante dans le ton, et, enfin, une rigueur implacable dans le rythme, qui, dès l'abord, annoncent qu'elle est marquée au sceau de cette « sainte colère » qui sait si bien enrichir d'accents prophétiques ces avertissements et ces salutaires rappels de devoirs trop souvent négligés et oubliés des hommes.

Cette œuvre n'est, en effet, qu'une sorte de condensé de tous les châtiments réservés à celui qui a failli à la Loi religieuse *(majjaaɗo Allah)*, de toutes les promesses les plus inquiétantes, de toutes les évocations les plus terrifiantes qui émaillent les diverses sourates du Coran. Mais l'auteur dépasse la relative sobriété de ton du Coran, sur ce sujet, pour, prêtant à la richesse d'imagination des Traditions l'impétuosité — contrôlée par son art — de son style personnel, retrouver le ton des Psaumes, et l'accent des imprécations de Job.

Vocabulaire et images s'y perpétuent sous une lumière toute coranique (ou biblique) ; mais Rahmatullahi les auréole d'un éclairage contrasté — caractéristique de son art, en cette œuvre — qui leur imprime un relief particulièrement marqué, et dont le procédé le plus immédiatement perceptible est cette prédilection significative pour la forme négative, cette systématisation expressive de la litote, accentuées encore par le paradoxe de vers construits « en balance », selon un équilibre formel souvent très rigoureux. C'est bien ce qui ressort des quatre premiers hémistiches qui annoncent avec une fermeté assez déclamatoire ce Jugement Dernier que promettent les derniers vers du poème, et dont ils sont comme une préfiguration.

On ne peut, en effet, manquer d'être saisi par la construction « géométrique » de ces sortes de maximes brèves mais... percutantes qui, comme d'elles-mêmes, dessinent — par un jeu de symétrie tout à la fois sémantique, rythmique, mélodique et même visuel — cette

infaillible balance qui départagera Élus et Réprouvés et dont la Mort est le fléau. Et c'est bien là l'image qui s'impose à l'esprit — comme à l'ouïe et à la vue — à la lecture de ces quelques hémistiches : de part et d'autre du mot-fléau *maayɗo* (= mort), s'équilibrent, comme les deux plateaux de cette balance divine, deux verbes dont l'équivalence s'affirme en tous points : morphologiquement et rythmiquement semblables, ils expriment aussi, dans la pensée mystique, cette pesée des mérites et des fautes où les égalités et les correspondances s'établiront immanquablement : à l'absence de repentir *(tuubaali)* correspondra l'assurance de l'échec *(gaynaali)* ; tandis que l'absence de remords *(nimsaali)* sera la récompense de la fidèle obéissance *(yeddaali)*. Ignorer la Loi, c'est être hors de la Voie Divine, c'est donc être perdu : pesée véridique, jugement inéluctable, tel est le sentiment immédiat qu'éveillent chez l'auditeur les premières paroles de ce chant religieux. Un seul vers suffit pour exhausser ce dernier à une conscience angoissée de sa destinée, en le coupant brutalement des préoccupations profanes pour le mettre face à face avec cette terrible perspective de la Mort, du Jugement et, surtout, de l'Enfer, que l'auteur, tout au long des soixante-quatre vers du poème, se complaît à évoquer. Et pourtant, loin d'être lassé par un sermon somme toute très conventionnel sur un thème abusivement cultivé, l'auditeur est absolument envahi, subjugué, envoûté par le sens même des paroles, mais surtout par le Verbe lui-même dont l'auteur joue ici avec une virtuosité véritablement inspirée.

Il ne faut pas oublier que ces poèmes sont modulés sur un air dont l'apparente monotonie — relevée parfois, dans un souci d'insistance, par un changement de la courbe mélodique — représente en fait un rythme et un style mélodique consacrés qui créent une sorte de « mise en condition » du public, en cristallisant toute son attention et sa sensibilité dans une attitude de réceptivité propre à la communion, dans l'œuvre d'art, ou bien, comme ici, dans la méditation mystique.

On ne peut rester insensible — même à la simple lecture — à cette espèce de vertige qu'impose la répétition paroxystique de certains sons, telles les finales en *–i* (*jawdeeli, laamuuli, waajuuji, giiteeli*, etc., trente-huit noms au moins se terminant par cette voyelle) et surtout la finale *–aali* des verbes à la forme négative (on en compte plus de deux cents, sans compter les formes en *–aaki*) qui s'étire à la fin de chaque vers lorsqu'elle ne se retrouve pas (comme leur nombre l'indique) par deux fois dans le même hémistiche.

Ce poème est d'ailleurs tout entier placé sous le signe de la négativité (on compte presque cinq verbes à la forme négative pour un à l'affirmative) : c'est qu'il s'agit de la Mort, de l'Ignorance, de l'Erreur et de la Damnation ; or, — suivant les couples antithétiques chers au Soufisme — la Mort n'est-elle pas la négation de la Vie, l'Ignorance,

la négation de la Connaissance, l'Erreur, la négation de la Vérité, et la Damnation celle de cette éternité bienheureuse que Dieu, au Jugement Dernier, accordera à Ses Fidèles ? Aussi la destinée du mort qui n'a pas affirmé la Vérité de Dieu ni suivi Sa juste Voie, est-elle vouée à la misère et au désespoir de la négation absolue, puisque, pour comble, l'éternité de son séjour aux Enfers nie, à son tour, la Mort elle-même :

Maaygol alaa bonii haali
Wurgol to yiite woodaali (v. 51).
« De mort, point. Mais le désespoir absolu.
Vivre là-bas, dans l'Enfer, n'est pas une vie. »

Cette négation absolue est précisément ce que traduit bien, tout au long du poème, ce déluge impressionnant de verbes négatifs qui écrasent impitoyablement l'auditeur sous le bourdonnement lancinant de leurs menaces, et l'anéantissent dans le tourbillon de leur démesure fascinante.

On peut, en effet, parler de démesure, lorsqu'on apprécie la proportion des formes verbales dans l'ensemble du texte : bon nombre d'hémistiches comportent deux verbes sur trois mots, ou bien même ne forment qu'une suite de verbes qui, s'affrontant, se confrontant, se soutenant, offrent tantôt le tableau d'une mêlée de combat où ils s'entrechoquent, tantôt l'image d'un duel où ils se défient, se nient :

Suma, taaya, royta, maayaali (v. 51)
« Brûlé, fondu, consumé, mais il ne meurt pas. »

Daasee, piyee e tayraali (v. 49 et 50)
« Il est traîné, battu, sans répit. »

Ɓen yedduno oɓe juulaali,
Hooraali muddi zakkaali
Nafkaali jawle rokkaali
Jangaali huuri rewraali
Faggaaki moýýi daɓɓaali
Ɗaɓɓaa baraaji an˜daali... (v. 43-44-45)
« Et ceux qui l'ont reniée, qui n'ont pas prié,
Ni jeûné, ni payé leur part de la dîme,
Qui n'ont pas dépensé leurs richesses en aumônes,
N'ont pas étudié, ni agi en conséquence, en suivant la Loi,
N'ont pas amassé un trésor de bonnes œuvres, ni ne les ont recherchées
N'ont pas recherché ni reconnu les faveurs divines... »

A ces accumulations de verbes s'oppose la construction balancée de deux verbes contrastés formant diptyque, de part et d'autre d'une articulation qui peut être un nom ou un verbe et qui sert de charnière centrale à l'hémistiche :

Gaynaali maaydo tuubaali,
Nimsaali maaydo yeddaali
Feewaali maaydo jangaali
Laaɓaali maaydo an˜daali, etc. » (v. 1)
« Perdu, le mort sans repentir,
Mais sans remords, le mort qui ne fut pas rebelle,
Hors de la Juste Voie, le mort qui n'a pas étudié.
Impur, le mort qui n'a pas la Connaissance... »

Tuggaaki wi'a yeddaali,
Yiinoo wi'a mi širkaali
Waɗay wi'a mi jumpaali,
Lootaaki wi'a tuunaali... (v. 3-4)
« Il ne s'y est pas tenu et prétend qu'il n'est pas rebelle,
Avec ostentation, il prétend : ' Je n'ai pas été polythéiste ',
Il commettra des péchés, en prétendant : ' Je n'en ai pas commis. '
Il ne se lave pas, prétendant n'être pas sale... ».

Majjay no wi'a majjaali ;
Luttay no sikka woopaali,
Bonnay no wi'a bonnaali... (v. 5-6)
« (Il) se perdra tout en prétendant qu'il n'en est rien,
Il n'en reviendra pas, tout en s'imaginant qu'il n'a pas fait fausse route,
Il fera le mal, en prétendant ne l'avoir pas fait... »

Cette multitude de verbes correspond cependant à une variété lexicale relativement restreinte, la répétition étant un des procédés stylistiques adoptés par l'auteur pour donner à son message toute sa force. Il n'est d'ailleurs pas besoin d'établir des statistiques de fréquence pour reconnaître les dominantes qui traduisent l'essentiel de la pensée et de l'inspiration de l'auteur.

Dans la première partie du poème, la proportion majeure des verbes *an˜dude* (« savoir, connaître ») et *maayude* (« mourir ») marque la préoccupation première qui devrait être celle de tout homme : mourir dans la Connaissance ; en seconde position, viennent les verbes, symétriques, du point de vue de la sémantique, *rewude* (« suivre », s.e. les devoirs dictés par la Loi religieuse) auquel se rattache *feewude* (« être droit ») face à *majjude* (« s'égarer, être ignorant ») auquel on peut adjoindre *gaynude* (« réussir, accomplir avec succès ») qui, employé ici à la forme négative, revêt une signification religieuse analogue à celle de *majjude*. Dans la seconde partie, c'est au feu et au châtiment que revient la dominante. C'est alors que le vocabulaire devient plus concret ; et, à une moindre fréquence correspond une plus grande variété : verbes exprimant surtout — toujours à la forme négative — l'incapacité de mettre un terme à la souffrance et à la mort, l'impossibilité de lui échapper, de l'éviter, de s'en délivrer, etc.

Le poème, nous l'avons vu, se compose de deux volets distincts, bien que complémentaires : le premier est une exhortation à la Connais-

sance et à l'obéissance aux Lois religieuses, tandis que le second est une évocation très réaliste de l'Enfer éternel et de la Mort, cette période transitoire qui est l'attente du Jugement Dernier.

A cette différence de « thème », correspond aussi une différence dans l' « expression ». Le caractère assez abstrait d'une telle exhortation religieuse est compensé par un recours fréquent à l'image, tandis que la vision de l'Enfer est en elle-même un tableau suffisamment parlant pour que l'image ne soit plus, dans ce cas, un procédé stylistique mais une réelle représentation de ce qui hante l'imagination du Croyant. Ce clivage entre l'image descriptive et l'image explicative s'accentue si l'on examine de plus près le texte lui-même.

En effet, à quels registres l'auteur emprunte-t-il ses images, pour nous convaincre de la nécessité de la Connaissance et de la Fidélité à la Loi religieuse ? Tout d'abord, la Connaissance est, d'une façon toute conventionnelle, comparée à l'or et à la lumière du soleil : comparaisons assez courantes qui en traduisent l'éclat éblouissant que rien ne peut ternir et auquel on ne peut, non plus, se soustraire : *An˜dal ko kannge sooyaali* (v. 9), « La connaissance est un or qui ne fond pas » ; *An˜dal ko naa˜ge niɓɓaali* (v. 12), « La connaissance est un soleil que rien n'obscurcit ». Dans le même ordre d'image, à la fin du poème se retrouve au contraire, comme le reflet inversé, le vers 57 : *niwreeji qabru nurɗaali*, « Aucune lueur n'éclaire les ténèbres du tombeau ».

Mais, pour frapper davantage son lecteur, l'auteur semble préférer des comparaisons plus développées, plus explicites qu'elle puise dans un contexte plus familier, davantage susceptible de parler aux imaginations et aux âmes. C'est ainsi qu'elle rappelle la réalité très africaine qu'est cette haute brousse où l'on risque dangereusement de s'aventurer sans guide, et où l'on se perd sans s'en apercevoir (v. 5). Plus prosaïque et plus familier — et peut-être plus efficace aussi, parce que plus proche d'une réalité quotidienne qui, au sein de la vie africaine, tient une grande place — est le parallélisme développé dans les vers 11, 13, 14 et 15 : la connaissance y est la nourriture qui rassasie, tandis que l'ignorance est la disette ; la connaissance sans la pratique est comme une nourriture ou un vêtement que l'on conserve sans l'utiliser ; et l'image se répercute, pour ramener l'auditeur au sujet qui importe, au vers 14 : les œuvres religieuses sont cultures qui ne déçoivent pas, car qui les cultive ne connaîtra pas la faim. Et c'est encore à ce registre « agricole » — si l'on peut dire — que se rattachera, aux vers 23 et 24, l'image du monde d'ici-bas comparé à une poignée de riz.

Quant aux images descriptives, elles nous assaillent sitôt poussées ces portes de l'Enfer que l'auteur ouvre pour nous dès le vers 28. Là se trouvent accumulés tous les tableaux de l'Enfer dantesque (dont un auteur arabe avait d'ailleurs déjà établi la géographie et brossé

le tableau) : le Feu en est bien entendu le personnage principal et omniprésent, accompagné de son cortège d'animaux et de tortures : ses fournaises (v. 28-29), ses souffles torrides (v. 40), ses tisons (v. 29), ses fumées (v. 30), ses embrasements (v. 46) brûlent, fondent, consument (v. 51) irrévocablement.

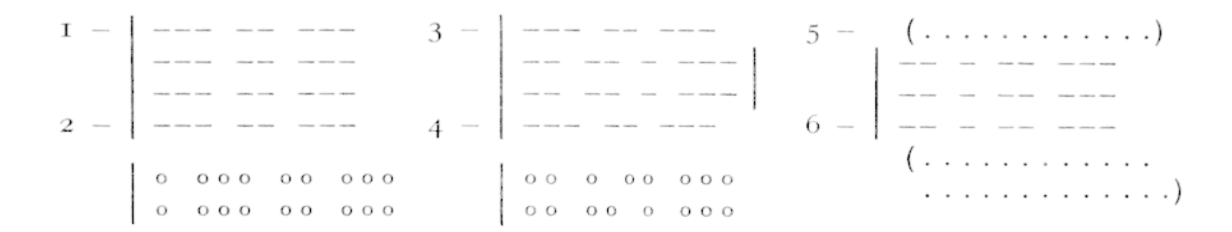
Les instruments des châtiments sont tantôt des animaux : serpents, scorpions (v. 31), hyènes, lions (v. 32), chiens (v. 33) (tous animaux empruntés à la faune typiquement africaine), tantôt des objets maniés par les gardiens : chaînes (v. 33), assommoirs de fer, broches, clés des geôles (v. 34), tous instruments de supplices évoqués avec un luxe cruel de détails que favorise l'emploi d'un vocabulaire très concret.

Pour ajouter à la vraisemblance, l'auteur y joint la description de la topographie de l'Enfer : fleuves de feu, sources de feu (v. 36), vallées de feu (v. 37), cavernes et savanes de feu (v. 37), montagnes de feu (v. 39) ; et pour que le spectacle soit complet, ce paysage est hanté de clameurs et de halètements (v. 30), de pleurs, de lamentations et de hurlements (v. 47). L'évocation de la Mort est tout aussi minutieuse, bien que moins abondamment développée : les balles (v. 53), les sabres (v. 55), les lames (v. 60) se joignent à la vermine (v. 59) et à l'obscurité du tombeau (v. 57) pour traduire les douleurs et l'étranglement de la mort, mais aussi ses terreurs et sa solitude, dans l'attente et l'angoisse du Jugement Dernier. Aucun détail n'est épargné, mais une remarque s'impose au lecteur ; c'est que, dans la première partie, l'auteur, pour prêcher l'obéissance et la Foi, fait appel à des images dont le choix lui est personnel, empruntées plus spécialement aux réalités de la vie africaine — en cela, elle fait œuvre de prêcheur —, tandis que sa description de l'Enfer, pour « brillante » qu'elle soit dans sa réalisation littéraire et sa mise en œuvre poétique, ne fait que reprendre les thèmes descriptifs abondamment divulgués par les Traditions — et, en cela, elle fait œuvre de prêcheur, mais aussi de poète, en redonnant à des images très conventionnelles une force et une présence étonnamment nouvelles. Comment se réalise cette fusion de l'inspiration religieuse et de la poésie, c'est ce qu'une étude des procédés stylistiques propres à ce poème pourra sans doute nous révéler.

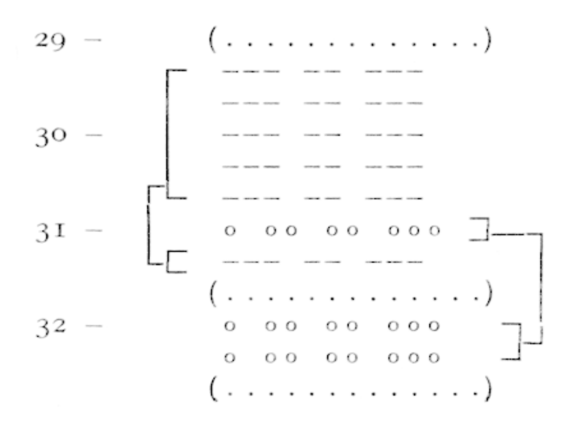
Répétitions, parallélismes et redondances scandent ce poème avec une virtuosité presque excessive ; mais tout l'art du parallélisme consiste ici à faire varier les combinaisons. Par exemple :

Les vers 1 et 2 présentent quatre hémistiches strictement parallèles, puis deux hémistiches différents des précédents, mais parallèles entre eux. Il en est de même pour les vers 3 et 4, compte tenu, toutefois, — pour éviter la monotonie — d'une légère distorsion dans l'ordre des mots et le rythme ; mais la construction syntaxique reste identique. Aux vers 5 et 6, le parallélisme concerne les deuxième et troisième

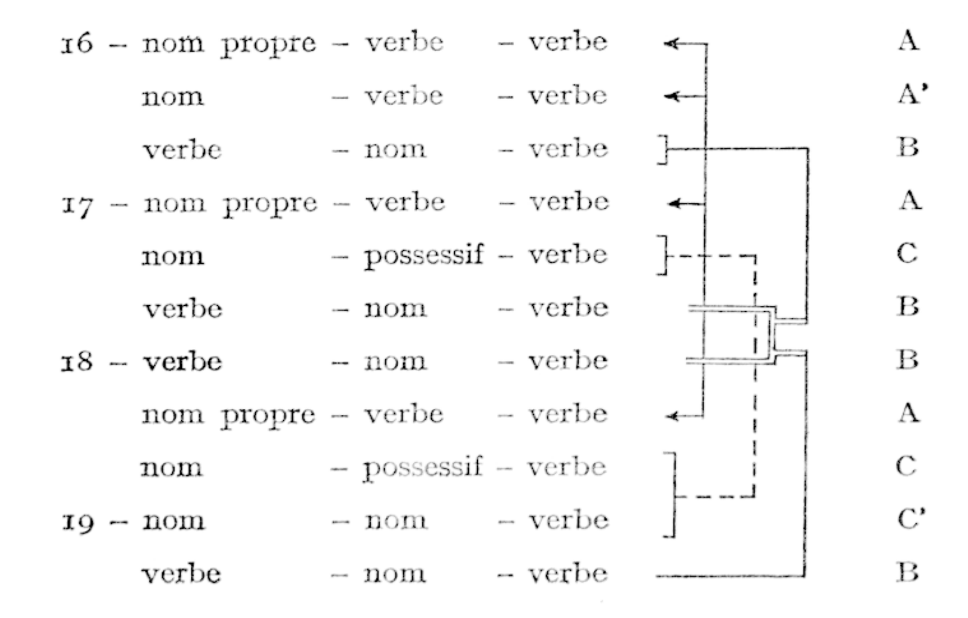
hémistiches du premier, ainsi que le premier du second, les autres étant indifférents. En schématisant cela on obtient le graphique suivant :



Ailleurs on relève des combinaisons encore plus subtiles ; par exemple les vers 29, 30, 31 et 32 offrent un enchevêtrement de parallélismes que seul un schéma peut aider à débrouiller :



On peut encore établir un système de parallélismes dans les vers 16 et suivants :



Les exemples pourraient être ainsi multipliés, depuis les plus sommaires — tel celui qui s'étend du vers 39 au vers 41 sur six hémistiches exactement analogues — jusqu'aux plus complexes comme le montrent ces derniers exemples.

Le même jeu se retrouve lorsqu'on examine les répétitions et les redondances :

1 –	*Gaynaali maayɗo tuubaali*	A . . . . B . . . .
	Nimsaali maayɗo yeddaali	. . . . B . . . .
	Feewaali mayyɗo jangaali	. . . . B . . . .
2 –	*Laaɓaali maayɗo an˜daali*	. . . . B C
	Mo an˜daali diina feewaali	C . . . . D
	Mo feewaali jaa o gaynaali.	D . . . . A
4 –	*Rewgol no majji feewaali*	E . . . .
	Rewgol juri ɗi an˜daali.	E . . . .
5 –	*Majjay no wi'a majjaali*	F . . . . F
6 –	*Bonnay no wi'a bonnaali*	G . . . . G
8 –	*Gooto yiɗaa mo an˜daali*	. . . . H
	An˜day kawwi jaa mo an˜daali.	H . . . . H
10 –	*Waliyyaaɓe Alla majjaali*	 I
	Majjere maw˜de malnaali.	I' . . . .
13 –	*Ko wa marɗo nyamri nyaamaali*	. . . . . . J . . . .
	Koltu maraa˜gu surraali	. . . . . . J' . . . .
	Nyamri maraa˜di harnaali.	. . . . . . J'' . . . .
22 –	*Waajaaɗo waaju duncaali ;*	K K' . . . .
23 –	*Maayay aduna mettaali*	. . . . L . . . .
	Dunyaa ko sayre ɗuuɗaali.	L' . . . .
24 –	*Soýýirɗo sayre haaraali*	. . . . M . . . .
	Sayre e saare yaadaali.	M . . . .
53 –	*Maayde aray ˜de tultaali*	N . . . .
	Kure maayde andu woopaali.	. . . . . N . . . .
54 –	*Ɗen accataa ɗe accaali*	. . . . . . O . . . . O .
63 –	*Kuuɗe dewal si ɗuuɗaali*	P . . . .
	Jaa kuuɗe bonɗe hayfaali	. . . P . . . .
	Si taw kuuɗe bonɗe fandaali	. . . . . . P . . . .

Seules ont été, ici, relevées les principales combinaisons, et pourtant un tel tableau suffit pour donner un aperçu de la multiple variété des procédés employés à l'intérieur d'une même technique stylistique.

Nous voyons qu'aux séries de répétitions entêtantes d'un même mot comme celles des vers 1 et 2, ou encore, celles des vers 39, 40 et 41 — qui incontestablement sont des litanies volontaires — s'opposent de subtiles redondances jouant sur des mots de même racine, mais de nature grammaticale — et même, parfois lexicale — différente ; ce qui enrichit, tout en l'allégeant, l'effet recherché.

A côté de vers comme les vers 34-35, où la répétition se double d'un parallélisme :

Sottirɗe magge majjaali
Sottooɓe magge aamaali,

se rencontrent des répétitions assez rigoureuses dans l'ordonnancement du vers mais plus variées dans la forme grammaticale :

Ainsi, au vers 13, la répétition porte sur des racines : /mar–/ et /nyam–/ plus que sur des mots :

Ko wa marɗo nyamri nyaamaali
Koltu maraa˜gu surraali
Nyamri maraa˜di harnaali.

Ailleurs la redondance concerne un substantif que reprend une forme participiale :

Landal to qabru tultaali
Landitotooɓe majjaali (v. 58),

ou bien, encore, une forme participiale que remplace, à l'hémistiche suivant, une relative :

Jaa ɗaynitiiɗo gaynaali
Mo aduniya ɗayni fewjaali. (v. 52)

Mais plus encore que ces redondances parallèles, le procédé favori de l'auteur semble bien être la confrontation, de part et d'autre d'une césure, de deux verbes identiques — mais le plus souvent à un aspect ou une forme différente — ou bien encore d'un verbe et d'un substantif de même racine, afin de ne jamais tomber dans le piège banal de la simple répétition maladroite et lourde lorsqu'elle est trop fréquente. Ici, au contraire, c'est un véritable jeu artistique qui consiste à faire rebondir le vers sur lui-même ; et si l'enchaînement d'un hémistiche à l'autre peut s'en trouver — du point de vue de la logique et de la signification de la pensée — sinon alourdi du moins comme ralenti, en revanche, le sursaut rythmique ainsi imposé à la marche du vers en ranime la vigueur d'expression et en renforce la courbe mélodique.

C'est ce que nous montrent les vers suivants :

v. 2 :	..........*feewaali* *mo feewaali*.......			
v. 8 :	..........*an˜daali* *an˜day*....*an˜daali*		v. 10 :	...........*majjaali* *majjere* ....
v. 14 :	.... *hittaali* *jaa hittataa*.......	en face de	v. 12 :	...........*mo an˜daali* *an˜dal*................
v. 45 :	...........*daɓɓaali* *daɓɓaa*............		v. 51 :	.... *maayaali* *maaygol*.............
v. 56 :	...........*ronkaali* *den ronkataa*.......			

Ailleurs, la redondance porte sur un mot situé au centre d'un hémistiche, et un autre dans l'hémistiche suivant ; par exemple :

v. 16 : ....*an˜du*.......
an˜dal.............

v. 18 : ....*laami*.......
laamuuli...........

On peut encore remarquer avec quel soin l'auteur sait relever, d'un mot, une répétition trop facile : si, pour des raisons d'expressivité, elle n'hésite pas à répéter en entier l'hémistiche *daasee, piyee, e tayraali* aux vers 49 et 50, ailleurs elle varie l'expression, tout en lui conservant sa silhouette d'ensemble : *dandaali yiite malnaali*, écrit-elle au vers 16, tandis qu'au vers 18, nous trouvons *dandaali lette malnaali*.

Cette remarquable virtuosité dans l'agencement des mots se double, tout au long de cette pièce de soixante-quatre vers, d'un art très subtil de l'utilisation des sons et des rythmes.

Certes, on pourrait reconnaître aux sons en tant que tels et aux allitérations une valeur expressive particulière, comme on peut en relever un exemple au vers 10 :

waliyaaɓe Alla majjaali
majjere maw˜de malnaali

dans lequel le dernier hémistiche traduit bien la gravité de cette ignorance ; ou bien encore au vers 38, dont le dernier hémistiche :

kabii ɓer˜de maɓɓe ɓuttaali,

offre une allitération en /ɓ/ où la force des injectives accentue cette impression de dureté de cœur qui est l'apanage des gardiens du Feu, tout comme, dans les deux derniers vers, l'accumulation des injectives dentales marque le caractère irréversible, irréductible des actions qui vont être jugées.

Les allitérations sont innombrables, et on peut en déceler dans tout vers pris au hasard : allitération en /r/ du vers 13, en /l/ du vers 16, en /j/ au vers 20, en /s/ au vers 24, etc.

Il ne s'agit pas pour nous de nous livrer au jeu stérile d'une nomenclature exhaustive mais vide de sens : ce qui importe, c'est de remarquer simplement qu'au changement de thème qui intervient au cours du poème, correspond un changement dans le registre des sons prédominants : à la douceur relative des consonnes nasales, sonores, latérales, vibrantes, des semi-voyelles, etc., s'oppose, à partir du vers 27, une prédilection toute particulière pour les sourdes dentales, palatales, dorsales, pour la dorsale sonore aussi, qui traduisent avec assez de bonheur la dureté des châtiments, les tourments implacables, la mort inéluctable, etc. Il n'est besoin que de reprendre quelques vers pour en être frappé :

v. 27 : *Ganyo makko jaka teddaali*
Fowtaaki maayɗo tuubaali
Kala on mo waaju hiɓɓaali.

v. 28 : *Alqur'aana eltaali*
Waajuuji mayre gaynaali
Giital jahiimi ronkaali.

v. 29 : *Tuubee gelee mo tuubaali*
Giiteeli Jooma doccaali
Dulbuki magge tayraali.

v. 30 : *Sonkooji magge deýýaali*
Hikaa˜go magge fankaali
Curkiiji magge doccaali.
etc.

Dans la plupart des vers, d'ailleurs, *magge* remplace *yiite*, avec une insistance avantageuse, en ce sens que sa structure consonantique même est plus dure, plus marquée et plus expressive, dans ce cas, que celle de *yiite*.

Nous voyons donc que la richesse musicale de ce poème est telle que chaque vers — ou presque — pourrait se prêter à une étude détaillée ; mais il semble bien que l'essentiel de la « musicalité » de cette pièce réside dans l'incontestable prédominance des sons vocaliques /i/ et /a/ (en particulier les finales verbales en *-aali* et les pluriels en *-li*, en *-ji*, etc.) qui scandent en quelque sorte la marche du vers.

Mais ce qu'il faut bien voir, c'est que, en fait, beaucoup plus qu'une valeur expressive, ces sons ont, ici, une valeur rythmique. Il est, en effet, remarquable que ce poème qui, à l'oreille, semble parfaitement régulier — voire même monotone — dans sa composition rythmique, se révèle en réalité assez libre, lorsqu'on le soumet à un décompte

systématique des quantités de chaque vers. L'essentiel est, dans ce genre de poésie, de donner aux premières mesures — pour parler en termes de musique — le rythme caractéristique du genre choisi. Par la suite, il est permis de ne pas s'y astreindre d'une manière trop rigide, à la seule condition, bien entendu, de conserver le rythme d'ensemble. C'est ce qui explique que les quantités de chaque hémistiche (en prenant comme unité la « brève », et l'équivalence : une longue égale deux brèves) varient de 12 à 15, le nombre 13 étant la quantité de base.

L'étude de la métrique des premiers vers nous offre un exemple de ces variations :

1 — – – o – o – – o
– – o – o – – o = 13
– – o – o – – o

2 — – – o – o – – o
o – – o – o – – o = 14
o – – o – o – – o

3 — – – o o o – – o
– – o o o – – o = 12
– – o o o – – o

Aux vers 8 et 41, par ailleurs, on peut compter jusqu'à 15 unités :

8 – dernier hémistiche : – – – o – o – – o
41 – premier hémistiche : o – – o – – – – – o = 15

La métrique de base est toutefois celle du vers 1 :

– – o – o – – o = 13

Ces variations ne gênent cependant pas, dans la récitation du vers, car celle-ci est dominée par le dernier « pied » (appelé en peul *nyiɓe*, du nom des pieux ou des bois fourchus enfoncés en terre et qui soutiennent les bois transversaux servant de support aux nattes du lit) qui rythme chaque hémistiche par la régularité de sa valeur métrique – – o, et de la valeur mélodique de sa finale en *-aali*.



Il est impossible, face à ce poème, de ne pas évoquer ce passage, extrait des *Tragiques* d'Agrippa d'Aubigné (Livre VII, Jugement, vers 981 et suivants)[1] dont l'inspiration, les images, la technique

1. AGRIPPA D'AUBIGNÉ, *Les Tragiques* (IV), Paris, 1957.

poétique même se trouvent si étonnamment proches de celles de notre auteur :

« O enfans de ce siecle, ô abusez mocqueurs,
Imployables esprits, incorrigibles cœurs,
Vos esprits trouveront en la fosse profonde
Vrai ce qu'ils ont pensé une fable en ce monde.
Ils languiront en vain de regret sans merci,
Vostre ame à sa mesure enflera de souci.
Qui vous consolera ? l'ami qui se desole
Vous grincera les dents au lieu de la parole.
Les Saincts vous aimoyent-ils ? un abysme est entr'eux ;
Leur chair ne s'esmeut plus, vous estes odieux.
Mais n'esperez-vous point fin à vostre souffrance ?
Point n'esclaire aux enfers l'aube de l'esperance.
Dieu auroit-il sans fin esloigné sa merci ?
Qui a peché sans fin souffre sans fin aussi ;
La clemence de Dieu fait au ciel son office,
Il desploye aux enfers son ire & sa justice.
Mais le feu ensouffré, si grand, si violent,
Ne destruira-il pas les corps en les bruslant ?
Non : Dieu les gardera entiers à sa vengeance,
Conservant à cela & l'estofe et l'essence ;
Et le feu qui sera si puissant d'operer
N'aura de faculté d'esteindre & d'alterer,
Et servira par loy à l'eternelle peine.
. . . .
Transis, desesperés, il n'y a plus de mort
Qui soit pour vostre mer des orages le port.
Que si vos yeux de feu jettent l'ardente veuë
A l'espoir du poignard, le poignard plus ne tue.
Que la mort, direz-vous estoit un doux plaisir !
La mort morte ne peut vous tuer, vous saisir.
Voulez-vous du poison ? en vain cet artifice.
Vous vous precipitez ? en vain le precipice.
Courez au feu brusler : le feu vous gelera ;
Noyez-vous : l'eau est feu, l'eau vous embrasera.
La peste n'aura plus de vous misericorde.
Estranglez-vous : en vain vous tordez une corde.
Criez aprés l'enfer : de l'enfer il ne sort
Que l'eternelle soif de l'impossible mort.
Vous vous peigniez des feux : combien de fois vostre ame
Desirera n'avoir affaire qu'à la flamme !
Dieu s'irrite en vos cris, & au faux repentir
Qui n'a peu commencer que dedans le sentir.
Vos yeux sont des charbons qui embrasent & fument,
Vos dents sont des cailloux qui en grinçant s'allument.
Ce feu, par vos costés ravageant & courant,
Fera revivre encor ce qu'il va devorant.
Le chariot de Dieu, son torrent & sa gresle
Meslent la dure vie & la mort pesle mesle.
Abbayez comme chiens, hurlez en vos tourmens !
L'abysme ne respond que d'autres hurlemens.

Les Satans decouplés d'ongles & dents tranchantes,
Sans mort, deschireront leurs proyes renaissantes ;
Ces demons tourmentans hurleront tourmentés,
Leurs fronts scillonneront ferrés de cruautés ;
Leurs yeux estincelans auront la mesme image
Que vous aviez baignans dans le sang du carnage ;
Leurs visages transis, tyrans, vous transiront,
Ils vengeront sur vous ce qu'ils endureront... »

Dans l'évocation du Jugement Dernier (v. 883 et suivants) on retrouve aussi maintes expressions analogues à celles du poème étudié : Dieu

« irrévocable pousse & tonne cette voix :
« Allez, maudits, allez grincer vos dents rebelles
Au gouffre tenebreux des peines éternelles !
. . . .
Il sort un glaive aigu de la bouche divine
L'enfer glouton, bruyant, devant ses pieds chemine.
D'une laide terreur les damnables transis,
Mesmes dés le sortir des tombeaux obscurcis
Virent bien d'autres yeux le ciel suant de peine,
Lors qu'il se preparoit à leur peine prochaine ;
Et voici de quels yeux virent les condamnés
Les beaux jours de leur regne en douleurs terminés.
Ce que le monde a veu d'effroyables orages,
De gouffres caverneux & de monts de nuages
De double obscurité, dont au profond milieu,
Le plus creux vomissoit des aiguillons de feu,
Tout ce qu'au front du ciel on vid onc de coleres
Estoit serenité. Nulles douleurs ameres
Ne troublent le visage & ne changent si fort
La peur, l'ire & le mal, que l'heure de la mort... ».

On reconnaît bien là les mêmes thèmes, les mêmes registres dans le choix des images mais aussi des termes, les mêmes procédés — répétitions, parallélismes, allitérations, etc. — en un mot le même style. Le rapprochement est tel que, parfois, les deux textes offrent comme une traduction l'un de l'autre. On peut ainsi se livrer à un petit jeu de rapprochements entre certaines expressions des deux textes : par exemple le *mo fii han˜de sunni* du vers 26 n'a-t-il pas pour traduction, dans la langue de l'époque, l'expression « les enfans de ce siecle » et les « abusez mocqueurs » ne sont-ils pas proches de celui qui mourra *e ɗayre ƴoytaali* (v. 21) ? Tout comme les « imployables esprits, incorrigibles cœurs » ont pour correspondants dans le poème peul les *yeddaali, bonɗo ɓer˜de*, etc. « L'ami qui se désole... » n'est pas sans rappeler le vers 61 : *Hay gooto jaa a yewtaali*, qui évoque la solitude et le silence angoissants de la mort. « Les Saincts » sont ces *waliyaaɓe Alla (ɓe) majjaali* dont la « chair ne s'esmeut plus » pas plus que ne s'émeut le cœur des gardiens du feu aux larmes des damnés *faabaaki*

gondi yurmaali (v. 49). Tous les *gaynaali, tultaali, doccaali, lannaali, tayraali, ustaali* trouvent un écho dans deux vers de d'Aubigné :

> « Mais n'esperez-vous point fin à vostre souffrance ?
> Point n'esclaire aux enfers l'aube de l'esperance... »

Et la longue litanie des *azaabus sahiiri,* etc. présente la même allitération que le vers qui résume l'éternité des tourments : « Qui a peché sans fin souffre sans fin aussi », de même, l'évocation de ce « feu ensouffré, si grand, si violent » (dont les sifflantes accentuent l'intensité) et qui pourtant ne brûle ni n'altère, ne peut manquer d'être rapproché des nombreuses allusions à « cet embrasement inextinguible » *(sumoowo doccaali)* où *ɓole ˜jande magge hayfaali — Conkeeje magge kornaali* (cf. vers 33, 34, etc.).

> « Transis, desesperés, il n'y a plus de mort
> Qui soit pour vostre mer des orages le port. »

Ces deux vers ont pour parallèles les vers 51 : *Suma taaya royta maayaali — Maaygol alaa bonii haali* et 41 : *Hal min mahiisin woodaali* que reprend le suivant *Jaa takkitorde woodaali,* vers dont l'angoisse et le désespoir trouvent une si frappante traduction dans les admirables vers de d'Aubigné :

> « Criez aprés l'enfer : de l'enfer il ne sort
> Que l'eternelle soif de l'impossible mort. »

Aux hurlements de cet enfer-là, répondent les vers de Rahmatullahi : *Faraali waɗay e hiikaali — Fesugol e bojji luukaali* (v. 47) et les

> « Satans decouplés d'ongles & dents tranchantes
> [qui] Sans mort, deschireront leurs proyes renaissantes »

ressemblent fort à ces hyènes, ces lions et ces chiens, aux griffes infatigables qui peuplent l'enfer de notre auteur.

Les *kaafaaje,* les *˜bel˜diiji maayde* rappellent bien ce « glaive aigu » qui sort de la bouche divine, au Jour du Jugement, tout comme le tableau de l'enfer, avec ses fleuves, ses montagnes, ses cavernes de feu rappelle celui de ce ciel apocalyptique qui apparaîtra en ce Jour, tel que le décrit d'Aubigné.

***

Il serait certainement très intéressant de se livrer à une étude comparative approfondie et très précise de l'œuvre de d'Aubigné et de la poésie de certains mystiques peuls ; nous n'en avons ici qu'un

aperçu fort superficiel et morcelé, mais suffisant pour nous laisser pressentir des relations profondes : par-delà la similitude des thèmes se révèle en effet une incontestable parenté tant dans l'inspiration que dans l'art et la technique de l'expression poétique ; comme si un tel sujet ne pouvait éveiller l'élan poétique que chez des écrivains appartenant à une même famille spirituelle — quelle que soit leur religion — vivant dans la familiarité de la Parole divine, et prompts à rappeler avec des accents de prophètes vengeurs et des enthousiasmes de témoins de cette Parole, toute la terrifiante gravité de la Destinée humaine. Un même réalisme, qui se dépasse lui-même, pétrit les images chez l'un comme chez l'autre ; un même ton d'enthousiasme impérieux moule les vers sur la forme des puissantes imprécations des Prophètes ; et, très souvent aussi, un même mouvement entraîne le vers dans une ronde apparemment livrée à la spontanéité jaillissante du verbe mais en réalité savamment menée par un auteur sûr de son art et maître au plus haut point de son inspiration.

Toutefois, ce qui fait toute l' « africanité » du poème de Rahmatullahi, c'est cette fascinante puissance d'évocation par la régularité du rythme, cette danse entêtante du langage, qui, entraînant l'auditoire dans le tourbillon hallucinant du Verbe et l'invocation quasi magique de l'image, finit par l'envoûter par une sorte de transe inspirée. Et pourtant, à aucun moment, l'auteur ne s'est laissé dominer par la force débridée des mots : son art et sa foi en sont toujours restés les maîtres.

Paris, octobre 1965.

Le Gérant : Louis VELAY.

IMPRIMERIE NATIONALE

66 0645 0 67 040 2